This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VS. L2. 1776 (3)

~~Vol. F. II. B. 215~~

LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

&c. &c. &c.

LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

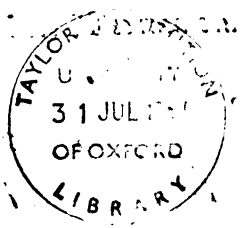
A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN,

Avec pluſieurs autres Pièces intereſſantes.

A GENEVE;

MDCCLXXVI.


TAYLOR
31 JUL
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES CHINOISES

&c.

PREMIERE LETTRE.

Sur le Poëme de l'Empereur Kieng-long.

JE prenais du café chez Mr. Gervais dans la ville de Romorantin, voisine de mon Couvent : je trouvai sur son comptoir un paquet de brochures intitulé : Moukden par Kieng-long. Quoi ! lui dis-je, vous vendez aussi des livres ? Oui mon Révérend Père ;

mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebutté comme si c'était une Comédie nouvelle. Est-il possible, Mr. Gervais, qu'on soit si barbare dans une Capitale où il y a un Libraire & trente Cabaretiers? Savez-vous bien ce que c'est que ce Kieng-long qu'on néglige tant chez vous? Apprenez que c'est l'Empereur de la Chine & de la Tartarie, le Souverain d'un païs six fois plus grand que la France, six fois plus peuplé, & six fois plus riche. Si ce grand Empereur sait le peu de cas qu'on fait de ses vers dans votre ville, (comme il le saura sans doute; car tout se sait) ne doutez pas que dans sa juste colère il ne nous détache quelque armée de cinq cent mille hommes dans vos fauxbourgs. L'Impératrice de Russie Anne était moins offensée quand elle envoya contre vous une armée en 1736: son amour propre n'était point si cruellement outragé; on n'avait point négligé ses vers: vous savez ce que c'est que *Genus irritabile vatum.*

- Hélas ! me dit Mr. Gervais, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, ſans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un ſi grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du préſent Empereur de la Chine, traduit par le Révérend Père Amiot de la Compagnie de Jéſu, il ne douta plus de la vengeance ; il ſe reſſouvenait combien cette Compagnie de Jéſu avait été réputée dangereuſe ; & il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes enſemble le commencement de ce poëme : Mr. Gervais a du ſens & du goût, & s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres : nous fûmes frapés d'un égal étonnement ; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfeſante qui reſpire dans tout l'ouvrage de l'Empereur. Comment, diſais-je un homme chargé du fardeau d'un ſi vaſte Royaume a-t-il pu trouver du temps

pour composer un tel poëme ? Comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, & assez de justesse d'esprit pour faire tant de vers, sans faire danser les montagnes, sans faire enfuir la mer, sans faire fondre le soleil & la lune ? Mais comment une nation aussi vive & aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence ? Auguste, il est vrai, aussi grand Seigneur que Kieng-long était homme de lettres aussi ; il composa quelques vers ; mais c'étaient des épigrammes bien libertines, il ne savait s'il coucherait avec Fulvie femme d'Antoine ou avec Mannius.

Quid si me Mannius oret
Pœdicem faciam ? Non puto si sapiam.

Voici un Empereur plus puissant qu'Auguste, plus révéré, plus occupé ; qui n'écrit que pour l'instruction & pour le bonheur du genre humain. Sa conduite répond à ses vers ; il a chassé

les Jéſuites ; & il n'a gardé de cette Compagnie que deux ou trois Mathématiciens : cependant quelque cher qu'il doive nous être, perſonne n'a parlé ſérieuſement de ſon poëme ; perſonne ne le lit, & c'eſt en vain que Mr. de Guignes s'eſt donné la peine de le joindre à l'hiſtoire intéreſſante de Gog & de Magog ou des Huns ! Je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique, & les brochures !

Mais, répondit Mr. Gervais, ſi on ne lit pas le beau poëme de Moukden compoſé par l'Empereur Kien-long, n'eſt-ce pas qu'il eſt ennuyeux ? Quand un Empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuſe ; je dirais volontiers aux Monarques qui font des livres, Sire, écrivez comme Jules Céſar, ou comme un autre héros de ce temps-ci, ſi vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à Mr. Gervais que l'Empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né Français & d'avoir

été batisé à Romorantin ; que la terre, toute petite planète qu'elle est par rapport à Jupiter & à Saturne, est pourtant fort grande en comparaison de la Généralité d'Orléans dans laquelle notre ville est enclavée : songez, lui dis-je, que la Tartarie orientale & occidentale sont des régions immenses dont sont sortis les conquérants de presque tout notre hémisphère. Kien-long le Tartaro-Chinois est le premier bel esprit qui ait fait des vers en langue Tartare. Le savant & sage Père Parenin qui demeura trente ans à la Chine, nous aprend qu'avant cet Empereur Kieng-long, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, & que lorsqu'ils voulaient traduire des vers Chinois, ils étaient obligés de les traduire en prose (*), comme nous fesions du temps des Daciers.

(*) Voyez le Tome IV. de la collection du Père Duhalde, page 85, édition de Hollande.

Kieng-long a tenté cette grande entrepriſe ; il y a réuſſi ; & cependant il en parle avec autant de modeſtie que nos petits poëtes étalent d'orgueil & d'impertinence. *L'aplication & les efforts ſupléeront*, dit-il, *aux talents qui me manquent* (*) Cette humilité n'eſt-elle pas touchante dans un poëte qui peut ordonner qu'on l'admire ſous peine de la vie ?

Sa Majeſté Impériale s'exprime ſur lui-même avec autant de modeſtie que ſur ſes vers ; & c'eſt ce que je n'ai point encor vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité impériale, il dit, page 34 du prologue, ou de la préface de l'Empereur, » l'Empire ayant été » tranſmis à ma petite perſonne, je ne » dois rien oublier pour tâcher de faire » revivre la vertu de mes ancêtres ; mais

(*) Poëme de Moukden ou Mougden, page 11.

» je crains, avec raiſon, de ne pouvoir » jamais les égaler. «

Mr. Gervais m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendreſſe reſpectueuſe. Il gromelait entre ſes dents. La modeſtie de ce ſage Empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénuement que ſa petite perſonne deſcend en ligne directe d'une Vierge céleſte (*) ſœur cadette de Dieu, laquelle fut groſſe d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta Mr. Gervais, peut inſpirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je; mais non pas dégoûter; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples; la mère de Gengis-Kan était une vierge qui fut groſſe d'un raïon du ſoleil. Romulus long-temps auparavant nâquit d'une Religieuſe ſans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, & où en ſerait notre art

(*) Poëme de Moukden, page 13.

diplomatique ; ſi nous n'avions pas des traits d'hiſtoire de cette force à débrouiller ? Réduiſez l'hiſtoire à la vérité, vous la perdez ; c'eſt Alcine dépouillée de ſes preſtiges réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Eh bien donc, me répondit Mr Gervais, qu'on le liſe à Chine.

LETTRE II.

Réflexions de Don Ruinard ſur la Vierge dont l'Empereur Kien-long deſcend.

JE rendis hier compte de cette converſation au ſavant Don Ruinard, mon confrère, qui me parla ainſi : » Vous avez eu tort de nier les couches de la Vierge céleſte, & de ſon fruit rouge ; vous pourez bientôt aller à la Chine remplacer les Révérends Pères Jéſuites ; vous courrez de grands riſques ſi on ſait que vous avez douté de la généalogie de l'Empereur Kien-long. L'aventure de ſa grand'mère eſt d'une vérité inconteſtable dans ſon païs ; elle doit donc être vraie partout ailleurs. Car enfin qui peut être mieux informé de l'hiſtoire de cette Dame que ſon petit-fils ? L'Empereur ne peut être ni trompé ni trompeur. Son Poëme eſt

» entièrement dépourvu d'imagination ;
» il eſt clair qu'il n'a rien inventé : tout
» ce qu'il dit ſur ſa ville de Moukden
» eſt purement véridique ; donc ce
» qu'il raconte de ſa famille eſt véri-
» dique auſſi. J'ai avancé dans mes
» livres des choſes non moins extra-
» ordinaires : l'hiſtoire de mes ſept pu-
» celles d'Ancire, dont la plus jeune
» avait ſoixante & dix ans, con-
» damnées toutes à être violées, ap-
» proche aſſez de votre pucelle au fruit
» rouge. (*)

» J'ai rapporté des prodiges encor
» plus merveilleux, mais je les ai dé-
» montrés ; car j'ai affirmé les avoir
» copiés ſur des manuſcrits qui étaient

(*) Voyez l'hiſtoire des ſept vieilles pucelles d'Ancire, du Cabaretier Théodote, du Curé Fronton, & du Cavalier céleſte dans les actes ſincères de Don Ruinard, Tome I. page 531 & ſuivantes. Voyez auſſi le Jéſuite Bollandus, & voyez comme tout eſt de cette force dans ces auteurs ſincères.

» cachés dans plus d'un de nos Cou-
» vents au ſeizième ſiècle : or, quel-
» ques pages de ces manuſcrits étaient
» conformes les unes aux autres ; donc
» rien n'était plus authentique ; *car*
» *cela ne s'était pas fait de concert* : Il y
» a eu des gens de col roide que je
» n'ai pu perſuader : ils ont eu l'aſſu-
» rance de dire que ce n'eſt pas aſſez,
» pour conſtater un fait arrivé il y a
» vingt ou trente ſiècles, de le trouver
» écrit ſur un vieux papier du temps
» de Rabelais dans une ou deux de nos
» Abbaïes ; qu'il faut encor que ce
» fait ne ſoit pas entiérement abſurde.
» Un tel raiſonnement pourait intro-
» duire trop de pyrrhoniſme dans la
» maniére d'étudier l'hiſtoire de l'abbé
» Langlet. On finirait par douter de
» la gargouille de Rouen, & du
» Royaume d'Yvetot : il y a des opi-
» nions auxquelles il ne faut jamais
» toucher ; & pour vous expliquer en
» deux mots tout le myſtère, il eſt ab-
» ſolument égal pour la conduite de

» la vie qu'une choſe ſoit vraie ; ou » qu'elle paſſe pour vraie. «

Ce diſcours de Don Ruinard me parut profond & d'une grande utilité : cependant je ſentais qu'il y a dans le cœur humain un ſentiment encor plus profond qui nous inſpire l'averſion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des choſes merveilleuſes & intéreſſantes, il me fait grand plaiſir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit eſt faux, je ſuis indigné contre le hableur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeuneſſe.

Je ſais fort bien qu'il eſt néceſſaire que je ſois trompé à tous les moments par tous mes ſens ; il faut qu'un bâton me paraiſſe courbe dans l'eau quoiqu'il ſoit très-droit ; que le feu me ſemble chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid : que le ſoleil un million de fois plus gros que notre planète, ſoit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il ſemble plus grand à notre horiſon qu'au Zé-

nith, ſelon les règles données par l'aſtronome Hook. La nature nous fait une illuſion continuelle ; mais c'eſt qu'elle nous montre les choſes, non comme elles ſont, mais comme nous devons les ſentir. Si Pâris avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait apperçu un réſeau gris-jaune inégal, rude, compoſé de mailles ſans ordre, dont chacune renfermait un poil ſemblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. La nature eſt un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en eſt pas de même dans le faire & dans le raiſonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous, ni en hiſtoire, ni en philoſophie, ni en chymie, &c.

Quand j'y penſe, je me défie un peu de Don Ruinard, mon confrère, tout ſavant Bénédictin qu'il eſt. J'ai même quelque ſcrupule (s'il m'eſt permis de le dire) ſur le pédagogue Chrétien du

Révérend Père d'Outreman Jeſuite ; ſur la légende dorée du Révérendiſſime Père en Dieu Voraginé, & même ſur les épouvantables prodiges de feu Mr. l'abbé Pâris, & ſur les vampires de Don Calmet. J'ai une violente paſſion de m'inſtruire dans ma jeuneſſe, on dit que cela ſert beaucoup quand on eſt vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire Mandarin à la Chine comme les Jéſuites ; mais les Bénédictins diſent qu'ils ſont trop bien chez eux pour en ſortir. Ne pouvant donc prendre cet eſſor, je lis tous les voyages qui me tombent ſous la main, & la lecture fait ſur moi cet effet ſi commun de me jetter dans de continuelles incertitudes.

Je ſais bien que le démon Aſmodée eſt enchaîné dans la haute Egypte ; mais je doute que Paul Lucas lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un ſac coupé en vingt tronçons, & l'en ait vu ſortir avec une peau ſans coutures. Il a vu auſſi & meſuré la tour de Babel. Plu-

ſieurs curieux en avaient fait autant avant lui, & entr'autres le fameux Juif Benjamin Jonas, natif de Tudèle dans la Navarre au douzième ſiècle. Non-ſeulement Benjamin avait reconnu les premiers étages de cette tour ; mais il contempla longtems la ſtatue de ſel en laquelle Edith femme de Loth fut changée ; & il remarqua en naturaliſte attentif, que toutes les fois que les beſtiaux venaient la lécher, & diminuer par-là l'épaiſſeur de ſa taille, elle reprenait ſur le chanp ſa groſſeur ordinaire.

Que dirai-je du Frère mineur Plancarpin & du Frère Prêcheur Aſſelin, envoyés avec d'autres Frères par le Pape Innocent IV. devers les Princes de Gog & de Magog, qui ſont les Kans des Tartares.

Ce qu'on peut le plus obſerver dans le récit que fait le Frère mineur de l'inauguration de ces Princes, c'eſt que les Mirza, appellés par Plancarpin les Barons, font aſſeoir leurs Majeſtés par terre ſur un grand feutre, & leur

leur disent ; *Si tu n'écoutes pas conseil, si tu gouvernes mal, il ne te restera pas même ce feutre sur lequel tu t'assieds.* (*)

C'est ainsi, dit-il, que les petits-fils de Gengis furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne sais quoi d'une philosophie anglaise, qui ne déplaît pas. Mais lorsqu'ensuite le Moine Ambassadeur nous apprend que les montagnes Caspiennes où il se trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flêches de Gog & de Magog : qu'une nuée se mettait au devant des troupes & les empêchait d'avancer : qu'une armée d'ennemis marcha plusieurs milles sous terre pour attaquer l'Empereur de Gog dans son camp : que le Prêtre Jean, Empereur de l'Inde, combattit Gengis-Kan avec des cavaliers de bronze, montés sur de grands cheveaux, & remplis de soufre enflammé ; qu'un peuple à têtes de chien se joignit à

(*) Ambassade de Plancarpin, page 16 ; in-4°. édition de Vander-Aa.

cette armée de bronze, &c. &c. alors on eſt forcé de convenir que Frère Plancarpin n'était pas philoſophe.

Frère Rubruquis envoyé chez le grand Kan par St. Louis même, n'était guères mieux informé. (*) ce fut le ſort du plus pieux & du plus brave des Rois d'être trompé & d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux Marc Paul ait écrit comme Xénophon, comme Polibe ou de Thou. C'eſt beaucoup que dans notre treizième ſiècle, dans le tems de notre plus craſſe ignorance, & de notre plus ridicule barbarie, il ſe ſoit trouvé une famille de Vénitiens aſſez hardis pour aller à l'extrêmité de la mer noire au-delà du païs de Médée, & du terme où s'arrêtèrent les Argonautes : ce voy-

(*) L'Abbé Prévoſt, dans ſa rédaction des voyages, l'appelle Capucin : les Révérends Pères Capucins ne ſont pourtant établis que de l'année 1528. par le Pape Clément VII.

âge ne fut que le prélude de la course immense de cette famille errante. Marc Paul surtout pénétra plus loin que Zoroastre, Pythagore & Apollonius de Thiane; il alla jusqu'au Japon, dont l'existence alors était aussi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois Vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? Rien autre chose que l'envie de gagner de l'argent. Son père son oncle & lui étaient de bons marchands comme Tavernier & Chardin: il ne paraît pas que Marc Paul eût fait fortune: son livre n'en fit point, & on se moqua de lui. Il est difficile en effet de croire que sitôt que le grand Kan Coublai fils de Gengis-Kan fut informé de l'arrivée de Messer Marco Polo qui venait vendre de la thériaque à sa cour, il envoya au-devant de lui une escorte de quarante mille hommes, & qu'ensuite il dépêcha ce Vénitien comme Ambassadeur auprès du Pape, pour supplier sa Sainteté de lui accorder des Mission-

naires qui viendraient le bâtiſer lui & les ſiens, toute la famille de Gengis-Kan ayant une extrême paſſion pour le batême.

Faiſons ici une obſervation qui me parait très-curieuſe : on trouve dans les notes du poëme de l'Empereur Tartaro-Chinois actuellement régnant (*), que le premier des ancêtres de ce Monarque étant né, comme on a vu, d'une Vierge céleſte, s'alla promener vers le païs de Moukden, ſur un beau lac, dans un bateau qu'il avait conſtruit lui-même : toute une nation était aſſemblée ſur le bord du lac, pour choiſir un Roi. Le fils de la Vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fût élu unanimement. Qui croirait que Marc Paul rapporte à peu près la même avanture plus de cinq cents ans auparavant ? Elle était donc des-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du païs : l'Empereur

(*) Page 221 & ſuivantes.

Kien-long n'a donc fait que se conformer depuis à la créance commune, comme Jules César faisait graver l'étoile de Vénus sur ses médailles. César se plaisait à descendre de la Déesse de l'amour : Kien-long veut bien se croire issu de sa Vierge céleste, & les d'Hosiers de la Chine n'en disconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de St Augustin, l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles sûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'avanture de la Vierge céleste, une Princesse nommée Hausibon (*) devint grosse d'un éclair ; c'est à peu près l'histoire de Semelé avec qui Jupiter coucha au milieu des éclairs & des tonnerres. Les Grecs sont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque

(*) Imprimé à Rome en 1586, & dédié à Sixte-Quint.

païs a ſes fables, on ne ment point quand on les rapporte; la partie la plus philoſophique de l'hiſtoire eſt de faire connaître les ſottiſes des hommes. Il n'en eſt pas ainſi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On ſoupçonne Marc Paul d'un peu d'enflûre quand il nous dit : (*) *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinſay ; je l'ai examinée diligemment, elle a cent milles de circuit, & douze mille ponts de pierre, dont les arches ſont ſi hautes que les plus grands vaiſſeaux paſſent deſſous ſans baiſſer leurs mâts ; la ville eſt bâtie comme Veniſe. — On y voit trois mille bains. — C'eſt la capitale de la Province de Mangi, province partagée en neuf Royaumes. Kinſay la Métropole de cent quarante villes, & la Province de Mangi en contient douze cent*, &c. &c.

(*) Page 16 & ſuivantes, édition de Vander-Aa.

On avoue que depuis la Jérusalem céleste qui avait cinq cents lieues de long & de large, dont les murs étaient de rubis & d'émeraudes, & les maisons d'or, il ne fut jamais de plus grande & de plus belle ville que Kinsay : c'est dommage qu'elle n'existe pas plus aujourd'hui que la Jérusalem.

Cette étonnante Province de Mangi est dans nos jours celle de Ichenguiam dont parle l'Empereur dans son poëme. Il n'y a, dit-on, que onze villes du premier ordre, & soixante & dix-sept du second. Les villages & les ponts sont encor en grand nombre dans le païs, mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinsay. Marc Paul peut l'avoir flattée ; & les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des rélations de la Chine, conjecturent que de cette ancienne Babylonne aux douze mille ponts, il en reste une petite ville nommée Cho-hing-fou qui n'a qu'un million d'habitans : on nous persuade

qu'elle eſt pereée des plus beaux ca-neaux, plantée de promenades délicieu-ſes, ornée de grands monuments de marbre, couverte de plus de ponts de pierre que Veniſe, Amſterdam, Bata-via & Surinam n'en ont de bois : ce-la doit au moins nous conſoler, & mé-rite que nous faſſions le voyage.

Le phyſique & le moral de ce païs-là, le vrai & le faux m'inſpirent tant de curioſité, tant d'intérêt, que je vais écrire ſur le champ à Mr. Paw, j'eſ-père qu'il levera tous mes doutes.

LETTRE III.

Adreſſée à Mr. Paw, ſur l'Athëiſme de la Chine.

MONSIEUR,

J'Ai lû vos livres, je ne doute pas que vous n'ayez été long-tems à la Chine, en Egypte, & au Mexique; de plus vous avez beaucoup d'eſprit; avec cet avantage on voit & on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés Chinois ſe font les uns aux autres; *ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus ſincère que les actes de Don Ruinard (*), c'eſt que le poëme de ſa Majeſté l'Empereur de la Chine & la Théologie de

(*) Les ſavans connaiſſent les actes ſincères de Don Ruinard, auſſi ſincères que la Légende dorée & Robert le Diable.

Confucius m'ennuyent au fond de l'ame autant qu'ils ennuyent Mr. Gervais, & que cependant je les admire. Ma raiſon pour m'être ennuyé avec le plus grand Monarque du monde, & même de ſon vivant; c'eſt qu'un poëme traduit en proſe produit d'ordinaire cet effet, comme Mr. Gervais l'a bien ſenti. Pour Confucius c'eſt un bon prédicateur; il eſt ſi verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'eſt que l'un étant Roi ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets & que l'autre étant Théologien n'a dit d'injures à perſonne. Quand je ſonge que tout cela s'eſt fait à ſix mille lieues de ma Ville de Romarantin, & à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je ſuis en extaſe.

Les Révérends Pères Dominicains, les Révérends Pères Capucins; & les Révérends Pères Jeſuites, ont eu de violentes diſputes à Rome ſur la théologie de la Chine. Les Capucins & les Dominicains ont démontré, comme on ſait,

que la Religion de Confucius, de l'Empereur & de tous les Mandarins eſt l'athéiſme : les Jéſuites qui étaient tous mandarins ou qui aſpiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en Dieu, & qu'on n'y eſt pas loin du Royaume des Cieux. Ce procès en Cour de Rome a fait preſqu'autant de bruit que celui de la Cadière. On y eſt bien embarraſſé.

Vous ſouviendriez-vous, Monſieur, de celui qui écrivait, *les uns croient que le Cardinal Mazarin eſt mort, les autres qu'il eſt vivant; & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.* Je pourais vous dire, je ne crois ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils ſoient athées. Je trouve ſeulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'eſprit, & que leur métaphyſique eſt toute auſſi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'Empereur, car les Chinois font des préfaces comme nous : *J'ai toujours ouï dire, que ſi l'on conforme ſon cœur*

aux cœurs de ſes père & mère, les frères vivront toujours enſemble de bonne intelligence : ſi on conforme ſon cœur aux cœurs de ſes ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles : & ſi on conforme ſon cœur aux cœurs du ciel & de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.

Ce ſeul paſſage me paraît digne de Marc Aurèle ſur le trône du monde. Qu'on ſe conforme aux juſtes deſirs du père de famille, & la famille eſt unie : qu'on ſuive la loi naturelle & tous les hommes ſont frères ; cela eſt divin. Mais par malheur cela eſt athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous que veut dire ſe conformer au ciel & à la terre ? La terre & le ciel ne ſont point Dieu, ils ſont ſes ouvrages bruts.

L'Empereur pourſuit, il en appelle à Confucius : voici la déciſion de Confucius qu'il cite : *celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel & la terre à l'équinoxe & au ſolſtice, & qui a l'intelligence*

de ces rites peut gouverner un Royaume auſſi facilement qu'on regarde dans ſa main.

On trouvera encor ici que ces lignes de Confucius ſentent l'athée de ſix mille lieues loin ? Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé Boileau frère de Nicolas Boileau le bon poëte. Confucius & l'Empereur Kien-long auraient mal paſſé leur tems à l'Inquiſition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légérement ſon prochain & encor moins un bon Roi, conſidérons ce que dit enſuite notre grand Monarque (*) : *de tels hommes devaient attirer ſur eux des regards favorables du ſouverain Maître qui règne dans le plus haut des Cieux.*

Certes le Père Bourdaloue & Maſſillon n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs ſermons. Le Père Amiot juré qu'il a traduit ce paſſage à la lettre. Les ennemis des Jéſuites diront que ce ſerment même de frère

(*) Page 103 du poëme de Moukden.

Amiot eſt très-ſuſpect & qu'on ne s'aviſa jamais d'affirmer par ſerment la fidélité de la traduction d'un endroit ſi ſimple, *nimia precautio dolus.* Trop de précaution eſt fourberie. Frère Amiot logé dans le palais & ſachant très-bien que Sa Majeſté eſt athée, aura voulu aller au devant de cette accuſation. Si l'Empereur croyait en Dieu, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame : il n'en parle pas plus que Confucius ; donc l'Empereur n'eſt qu'un athée vertueux & reſpectable. Voilà ce que diront les Janſeniſtes s'il en reſte encore.

A celà les Jéſuites répondront : on peut très-bien croire en Dieu ſans être inſtruit des dogmes de l'immortalité de lame, de l'enfer & du paradis : la loi Moſaïque n'annonça point ces grands dogmes : elle les réſerva pour des tems plus divins. Les Saducéens, rigides théologiens n'en ont rien cru : la croyance d'un Dieu fut de tout tems une vérité inſpirée par la natu-

re à tous les hommes vivans en ſociété : le reſte a été enſeigné par la révélation : de-là on conclut avec aſſez de vraiſemblance, que l'Empereur Kien-long peut manquer de foi; mais qu'il ne manque pas de raiſon.

Pour moi, Monſieur, je ne me ſens ni aſſez hardi, ni aſſez compétent pour juger un auſſi grand Roi : je préſume ſeulement que le mot Tien ou Changti, ne comporte pas préciſément la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jehova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand, chaque mot entraîne avec lui différens acceſſoires en chaque langue : peut-être même ſi tous les docteurs de la même ville voulaient ſe rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux Licentiés qui attachaſſent la même idée à la même expreſſion. Peut-être, enfin n'eſt-il pas poſſible qu'il y ait deux hommes ſur la terre qui penſent abſolument de même.

Vous m'objecterez que ſi la choſe était ainſi les hommes ne s'entendraient jamais. Auſſi en vérité ne s'entendent-ils guère : du moins je n'ai jamais vu de diſpute dans laquelle les argumentants ſuſſent bien poſitivement dequoi il s'agiſſait. Perſonne ne poſa jamais l'état de la queſtion, ſi ce n'eſt cet hibernois qui diſait : *Verum eſt, contra ſic argumentor.* La choſe eſt vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monſieur, de vous faire d'autres queſtions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaiſir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LET-

LETTRE IV.

Sur l'ancien Chriſtianiſme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous ſupplie, Monſieur, de m'éclairer ſur une difficulté qui intéreſſe l'Empire de la Chine, tous les Etats de la Chrétienté, & même un peu les Juifs nos pères. Vous ſavez ce que fit à la Chine le Révérend Père Ricci, (*) ce nom eſt reſpectable ; mais il n'eſt pas heureux, il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un Jéſuite Portugais nommé Semedo, & notre Révérend pè-

(*) Quatre Dictionnaires intitulés Dictionnaires des grands hommes, le font mourir à l'âge de cinquante huit ans. L'abbé Prévoſt dans ſa compilation de voyages le fait vivre juſqu'à quatre-vingt huit. On ment beaucoup ſur les grands hommes.

re Trigaut, autre nom célèbre, qu'on a cru ſignificatif. Ces trois Miſſionnaires faiſaient bâtir en 1625 une maiſon & une égliſe auprès de la ville de Sigan-fou : ils ne manquerent pas de trouver ſous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères Chinois très-fins, & d'autres lettres inconnues, le tout ſurmonté d'une croix de Malthe toute ſemblable à celle que d'autres Miſſionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre ſaint Thomas ſur la côte de Malabar. (*) Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu reſſemblant au Syriaque ; cette tablette diſait que la foi Chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou, & dans toute la pro-

(*) L'apôtre ſaint Thomas était Charpentier : il alla à pied au Malabar portant un ſoliveau ſur l'épaule.

vince de Kenſi , (**) dès l'an de notre ſalut 636 ; la date de ce monument n'eſt que de l'année 782 de notre Ere : de ſorte que ceux qui érigerent autrefois ce marbre attendirent cent quarante ſix ans , que la choſe fût bien conſtatée pour la certifier à la poſtérité.

L'authenticité de cette pièce , était confirmée par pluſieurs témoins qui graverent leurs noms ſur la pierre : on ſent bien que ces noms ne ſont aiſés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sûreté , outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grace 782 , on a ſigné ſur une grande feuille de papier ſoixante & dix autres noms de témoins de bonne volonté comme Aaron , Pierre , Job , Lucas , Matthieu , Jean &c. qui tous ſont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-

(**) Sigan-fou eſt la capitale de Kenſi.

fou en préſence du frère Ricci l'an 1625, *& qui ne peuvent avoir été trompeurs ni trompés.*

Maintenant il faut voir ce qu'atteſtent les anciens témoins gravés de notre année 782, & les nouveaux témoins en papier de notre année 1725; ils dépoſent *qu'un ſaint homme nommé Olopuen arriva de Judée à la Chine guidé par des nuées bleues, par des vents & par des cartes hidrographiques ſous le règne de Taï-cum-ven-huamti*, qui n'eſt connu de perſonne: c'était, dit le texte Siriaque, dans l'année mil quatre-vingt douze d'Alexandre *aux deux cornes* (*), c'eſt l'Ere des Séleucides, & elle revient à la nôtre 636. Les Jéſuites & ſur-tout le père Kirker commentateurs de cette pièce curieuſe, diſent que par la Judée il faut entendre la Méſopotamie & qu'ainſi le Juif Olo-

(*) Alexandre aux deux cornes ſignifie Alexandre vainqueur de l'Orient & de l'Occident.

puen était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui eſt prouvé par la croix de Malthe; mais ces commentateurs ne ſongent pas que les Chrétiens de la Méſopotamie étaient des Neſtoriens qui ne croyaient pas la Sainte Vierge mère de Dieu. Par conſéquent en prenant Olopuen pour un Caldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine : on ſuppoſe que Dieu envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté ſérieuſement ; voilà ce qui a ſi longtemps occupé les ſavans de Rome & de Paris. Voilà ce que le Père Kirker l'un de nos plus intrépides antiquaires nous raconte dans ſa *Sina illuſtrata.* Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donnée la copie d'une copie. Kirker était à Rome & n'avait jamais été à la Chine qu'il illuſtrait ; & ce qu'il y a de bon & d'aſſez curieux à mon gré, c'eſt que

le Père Semedo qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon & le Père Kirker d'une autre.

Voici l'inſcription de Semedo telle qu'il l'imprima en Eſpagnol dans ſon hiſtoire de la Chine, à Madrid chez Jean Sanchès en 1642.

O que l'Eternel eſt vrai & profond, incompréhenſible & ſpirituel ! en parlant du temps paſſé il eſt ſans principe. En parlant du temps à venir, il eſt ſans fin. Il prit le rien, & avec lui il fit tout. Son principe eſt trois en un : ſans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le Chaos & les deux principes en furent tirés. L'abîme éprouva le changement, le ciel & la terre parurent.

Après avoir ainſi fait parler l'auteur de l'inſcription chinoiſe dans le ſtile des perſonnages de Cervantes & de Quevedo, après avoir paſſé du péché d'Adam au déluge, & du déluge au Meſſie, il vient enfin au fait. Il dé-

clare que du tems du Roi Taï-kum-ven-hoamti qui gouvernait avec prudence & sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure nommé Olopuen, qui, guidé par les nuées apporta la véritable doctrine. *Vino desde un Judæo hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes truxo la verdadera doctrina.*

Ensuite, cette inscription, qui n'est pas dans le stile lapidaire, nous instruit que l'Evangile n'était bien connu que dans le Royaume de Taçin qui est la Judée. Que Taçin confine à la mer rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord &c. Que dans ce pais d'Evangile, les dignités ne se donnent qu'à la vertu; que les maisons sont grandes & belles, que le Royaume est orné de bonnes mœurs. Le prince Caocum fils de l'Empereur Taikum ordonna bientôt qu'on batît des églises dans toute la Chine à la façon de Taçin. Il honora Olopuen & lui donna le titre d'Evêque de la

grande loi. *homro a Oloquen dandole titulo de Obiſpo de la gran ley.*

Ce n'eſt pas la peine de traduire le reſte de cette ſage & éloquente pièce. Kirker a voulu en corriger le fond & le ſtile.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, ſans origine, néceſſairement la même, intelligent & ſpirituel, le dernier des derniers, Etre excellentiſſime. Il établit les pôles des cieux, & il opéra excellemment avec le rien..... Enfin une femme vierge engendra le ſaint dans Taçin en Judée, & la conſtellation claire annonça la félicité..... Or du temps de Taïcum-ven, très-illuſtre & très-ſage Empereur de la Chine, arriva du Royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu ſuprême, nommé Oloquen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la règle des vents pour réſiſter aux dangers auxquels ſes travaux l'expoſaient. Il arriva à la Cour. L'Empe-*

reur commanda à un Colao ſon ſujet, d'aller au devant du nouveau venu avec les bâtons rouges (qui ſont la marque d'honneur,) & quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'Occident, l'Empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa ſoigneuſement de cette loi profonde dans ſon cabinet, & de cette droite vérité... il ordonna qu'on la promulguât & qu'on l'étendît par-tout.

C'était, ajoute Kirker, l'an de Chriſt 639, en quoi il ne s'accorde pas avec Semedo. Après quoi il pourſuit ainſi dans ſa traduction: *l'Empereur ordonna qu'on bâtît une égliſe à la manière de Taçin en Judée, & qu'on y établît vingt-un prêtres &c.*

Tout le reſte eſt dans ce goût; conciliera qui voudra le Jéſuite Portugais Semedo avec le Jéſuite allemand Kirker.

Les hérétiques diſent que le voyage d'Olopuen à la Chine, conduit par les nuées bleues n'approche pas encore du voyage de Notre Dame de Lo-

rette, qui vint depuis par les airs dans ſa maiſon de Jéruſalem, en Dalmatie, & de Dalmatie à la marche d'Ancone. Le Jéſuite Bertier a combattu vigoureuſement dans le Journal de Trevoux en faveur d'Olopuen & de ſon avanture. Il ſe trouvera encor quelque Nonotte, (*) qui prouvera la vérité de cette hiſtoire, comme il s'en eſt trouvé d'autres qui ont démontré la tranſlation de la maiſon de notre Ste. Vierge.

Je dirais volontiers à ces Meſſieurs

(*) Ce Nonotte dans un beau livre intitulé *Erreurs*, a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à Conſtantin, la douce modération de ce bon prince, celle de Théodoſe, la chaſteté de tous les rois de France de la première race, les ſacrifices de ſang humain offerts par Julien le philoſophe, le martire de la légion Thébaine, &c. C'était un régent de ſixiéme fort ſavant, & un Jéſuite très-tolérant, grand prédicateur, & d'un eſprit fin quoique profond.

qui nous ont démontré tant de choſes ; ce que dit à-peu-près Théone à Phaëton dans l'opera du *phœnix de la poéſie chantante* que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah du moins Bonze que vous êtes,
Puiſque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Ayez la bonté de me dire, Monſieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations ou les nouveaux ſyſtêmes de phyſique. Les Pères du Concile de Trente ayant entendu diſcourir Dominico Soto, & Achille Gaillard ſur la grace, dirent que cela était admirable ; mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuiſiniers. Je crois que Dominico Soto & Achille Gaillard étaient dans la bonne foi ; & même que leurs diſputes ne briſèrent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penſer autrement ; mais quand je viens à conſi-

dérer tous les autres charlataniſmes de ce monde depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie juſqu'à l'immortalité du Dalaï-Lama au grand Thibet, & à la Sainteté de ſa chaiſe percée : depuis le Xaca du Japon juſqu'aux anciens Druides des Gaules & de l'Angleterre, je ſuis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu ſe faire payer en argent & en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui payent ? Comment ſe peut-il que parmi tant de millions d'hommes, il n'y en eût pas deux qui ſe fuſſent laiſſés tromper ſur la valeur d'un écu, & que tous couruſſent au devant des erreurs les plus groſſières & les plus affreuſes, dont il leur importait tant d'être déſabuſés ?

Ne voyez-vous pas comme moi avec conſolation qu'il y a au bout de l'Aſie une ſociété immenſe de lettrés auxquels on n'a jamais reproché de

ſuperſtition ridicule ou ſanguinaire ? & s'il ſe forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas ?

Je m'apperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de Saint Idulphe, vous me le pardonnerez s'il vous plaît.

LET-

LETTRE. V.

Sur les loix & les mœurs de la Chine.

J'Ai peine à me défendre d'un vif enthouſiaſme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*) gouvernés par treize mille ſix cents Magiſtrats, diviſés en différentes cours, toutes ſubordonnées à ſix cours ſupé-

(*) plus ou moins, mais par les mémoires envoyés de la Chine au Père Duhalde, il paraît que ſous l'Empereur Camhi on comptait environ ſoixante millions d'hommes entre l'âge de vingt & cinquante ans capables de porter les armes, ſans parler des femmes & des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuſes qui n'habitent que dans des bateaux; le compte doit aller à plus de deux cent millions, ſur-tout depuis les immenſes conquêtes faites dans la Tartarie Occidentale.

rieures ; leſquelles ſont elles-mêmes ſous l'inſpection d'une cour ſuprême. Cela me donne je ne ſais quelle idée des neuf chœurs des anges de St. Thomas d'Aquin.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoiſes, c'eſt qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'Empire, ſans que le procès ait été examiné trois fois par le grand Conſeil auquel préſide l'Empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette ſeule loi, je dirais, voilà le peuple le plus juſte, & le plus humain de l'univers.

Si je creuſe dans le fondement de leurs loix ; tous les Voyageurs, tous les Miſſionnaires, amis & ennemis, Eſpagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, ſe réuniſſent pour me dire que ces loix ſont établies ſur le pouvoir paternel, c'eſt-à-dire ſur la loi la plus ſacrée de la nature.

Ce gouvernement ſubſiſte depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les

ſavants ; & nous ſommes d'hier ; je ſuis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois ſubjuguée par des Tartares, & ſi les vainqueurs ſe ſont conformés aux loix des vaincus, j'admire encor davantage.

Je laiſſe là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cent vingt ans avant notre ère ; c'eſt un ouvrage auſſi vain qu'immenſe, & auſſi malheureux qu'il parut d'abord utile, puiſqu'il n'a pu défendre l'Empire. Je ne parle pas du grand canal de ſix cent mille pas géométriques qui joint le fleuve jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je paſſe ſous ſilence des ponts de marbre de cent arches (*) conſtruits ſur des bras de

(*) Je ſuis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien : c'eſt auprès de Fou-tchou-fou qu'eſt ce beau pont, & ce qu'il y a de mieux,

mer ;

mer ; parce qu'après tout nous avons bâti le pont St. Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encor à demi barbares, & parce que les Egyptiens éleverent leur piramides lorsqu'ils ne savaient pas encor penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises ; car l'installation de quelques-uns de nos Papes eut aussi quelque splendeur ; & la promulgation de la Bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de Confucius prédécesseur de St. Martin de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un Mandarin, fesant son entrée dans une ville à la tête d'une procession : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

---

c'est que les environs sont couverts d'orangers, de citroniers, de cédras & de cannes de sucre.

» La raiſon eſt un miroir qu'on a » reçu du ciel ; il ſe ternit ; il faut » l'eſſuyer. Il faut commencer par ſe » corriger pour corriger les hommes.

» Je ne voudrais pas qu'on ſût ma » penſée ne la diſons donc pas. Je » ne voudrais pas qu'on ſût ce que je » ſuis tenté de faire ; ne le feſons » donc pas.

» Le ſage craint quand le ciel eſt » ſerain, dans la tempête il marche- » rait ſur les flots & ſur les vents.

» Voulez-vous minuter un grand pro- » jet, écrivez-le ſur la pouſſière, afin » qu'au moindre ſcrupule il n'en reſte » rien.

» Un riche montrait ſes bijoux à un » ſage ; je vous remercie des bijoux » que vous me donnez, dit le ſage. » Vraiment je ne vous les donne pas, » repartit le riche ; je vous demande » pardon, repliqua le ſage, vous me » les donnez ; car vous les voyez, & » je les vois, j'en jouis comme vous » &c. «

Il y a plus de mille ſentences pareilles de Confucius, de ſes diſciples & de leurs imitateurs. Ces maximes valent bien les ſecs & faſtidieux eſſais de Nicole.

On n'eſt pas ſurpris qu'une nation ſi morale ait été ſubjuguée par des peuples féroces; mais on s'étonne qu'elle ait été ſouvent bouleverſée comme nous par des guerres inteſtines : c'eſt un beau climat qui a eſſuyé de violents orages.

Ce qui étonne plus, c'eſt qu'ayant ſi longtemps cultivé toutes les ſciences, ils ſoient demeurés au terme où nous étions en Europe au dizième, onzième & douzième ſiècles. Ils ont de la muſique & ils ne ſavent pas noter un air, encor moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuſe, & ils ignoraient les mathématiques. Ils obſervaient, ils calculaient les éclipſes, mais les élémens de l'aſtronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens ; & leur ignorance préſente ſont un contraſte dont il eſt difficile de rendre raiſon. J'ai toujours penſé que leur reſpect pour leurs ancêtres, qui eſt chez eux une eſpèce de religion, était une paralyſie qui les empêchait de marcher dans la carrière des ſciences. Ils regardaient leur aïeux comme nous avons longtemps regardé Ariſtote. Notre ſoumiſſion pour Ariſtote (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres :) a été ſi ſuperſtitieuſe, que même dans l'avant dernier ſiècle le Parlement de Paris défendit ſous peine de mort, qu'on fût en phyſique d'un avis différent de ce Grec de Stagire. (*) On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques : mais un candidat n'aurait jamais été Mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un Bachelier ſuſpect d'hé-

(*) L'arrêt eſt de 1624.

réſie courrait riſque de n'être pas Evêque. L'habitude & l'indolence ſe joignaient enſemble pour maintenir l'ignorance en poſſeſſion. Aujourd'hui les Chinois commencent à oſer faire uſage de leur eſprit, grace à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monſieur, avez-vous trop mépriſé cette antique nation ; peut-être l'ai-je trop exaltée : ne pourions-nous pas nous rapprocher ?

Eſt virtus medium vitiorum & utrimque reductum.

LET-

LETTRE VI.

Sur les diſputes des Révérends Pères Jéſuites à la Chine.

MONSIEUR,

LA guerre de Troye, Monſieur, n'eſt pas plus connue que les ſuccès des Révérends pères Jéſuites à la Chine, & leurs tribulations. Je vous demande d'abord ſi parmi toutes les nations du monde, excepté la Juive, (*) il y en a jamais eu une ſeule qui eût pu perſécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu & la vertu, ſecourant les pauvres ſans offenſer les riches, béniſſant les peu-

(*) Le Deuteronome des Juifs Chapitre XIII. dit : ſi un Prophête vous fait des prédictions, & ſi ces prédictions s'accompliſſent, & s'il vous dit ſervons le Dieu d'un autre peuple... & ſi votre frère ou

ples & les Rois ? Je soutiens que chez les antropophages de tels missionnaires seraient accueillis le plus gracieusement du monde.

Si à la modestie, au désintéressement, à cette vertu de la charité que Ciceron appelle *Caritas humani generis*, ils joignent une connaissance profonde des beaux arts & des arts utiles, s'ils vous apprennent à peser l'air, à marquer ses degrés de froid & de chaud, à mesurer la terre & les cieux, à prédire juste toutes les éclipses pour des milliers de siècles, enfin à rétablir votre santé avec une écorce qu'ils ont apportée du nou-

---

Votre fils ou votre chère femme vous en dit autant, tuez-les aussitôt. Le Clerc soutient que Dieux d'un autre peuple, Dieux étrangers, *Dii alieni*, ne signifie que Dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel & de la terre était partout le même, & qu'on doit entendre par *Dii alieni*, Dieux secondaires, Dieux locaux, Demi-Dieux anges, puissances aëriennes &c.

veau monde aux extrémités de l'ancien ; alors ne se jette-t-on pas à genoux devant eux ; ne les prend-on pas pour des divinités bienfesantes ?

Si après s'être montré quelque temps sous cette forme heureuse ils sont chassés des quatre parties du monde, n'est-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a partout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatisme a enseigné au fanatisme à les perdre ?

Il est évident que si les clercs de la brillante église de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets de pied du César Galérius, & si un enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de Dioclétien protecteur des Chrétiens, jamais cet Empereur jusques-là si bon, & mari d'une Chrétienne n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne ; persécution que nos ridicules copistes de légen-

des, ont tant exagérée. Soyez tranquile & on vous laiſſera tranquile.

Duhalde rapporte dans ſa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon Empereur Cam-hi aux Jéſuites de Pekin, lequel peut donner beaucoup à penſer, le voici. (*)

„ L'Empereur eſt ſurpris de vous „ voir ſi entêtés de vos idées. Pour- » quoi vous occuper ſi fort d'un mon- » de où vous n'êtes pas encor ? Jouiſ- » ſez du temps préſent. Votre Dieu ſe » met bien en peine de vos ſoins ! » n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour ſe » faire juſtice ſans que vous vous en » mêliez ? «

Il paraît par ce billet que les Jéſuites ſe mêlaient un peu de tout à Pekin comme ailleurs.

Pluſieurs d'entr'eux étaient parvenus à être Mandarins ; & les Mandarins Chinois étaient jaloux. Les frères Prê-

(*) Tome 3 de la collection de Duhalde pag. 129.

cheurs ; & les frères Mineurs étaient plus jaloux encor. N'était-ce pas une choſe plaiſante de voir nos moines diſputer humblement les premières dignités de ce vaſte Empire ? Ne fut-il pas encor plus ſingulier que le Pape envoyât des Evêques dans ce païs ; qu'il partageât déja la Chine en Diocèſes ſans que l'Empereur en fût rien, & qu'il y dépêchât des Légats pour juger qui ſavait le mieux le Chinois des Jéſuites, ou des Capucins, ou de l'Empereur ?

Le comble de l'extravagance était ſans doute, (& on l'a déja dit aſſez) que les Miſſionnaires qui venaient tous enſeigner la vérité, fuſſent tous diviſés entr'eux, & s'accuſaſſent réciproquement des plus puants menſonges. Il y avait bien un autre danger : ces Miſſionnaires avaient été dans le Japon la malheureuſe cauſe d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grace 1638. Bientôt les Tribunaux

Chinois rappellerent cette horrible aventure à l'Empereur Yont-chin fils de Cam-hi, & père de Kien-long l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chaſſés avec bonté par le ſage Yont-chin en 1724 (*) La Cour ne garda que deux ou

(*) Rien n'eſt plus connu aujourd'hui que le diſcours admirable de cet Empereur aux Jéſuites en les chaſſant. *Que diriez-vous ſi j'envoyais une troupe de Bonzes & de Lamas dans votre païs pour y prêcher leurs dogmes ? --- les mauvais dogmes ſont ceux qui ſous prétexte d'enſeigner la vertu, ſouflent la diſcorde & la révolte : vous voulez que tous les Chinois ſe faſſent Chrétiens, je le ſais bien ; alors que deviendrons-nous ? les ſujets de vos Rois comme l'Iſle de Manille. Mon père a perdu beaucoup de ſa réputation chez les lettrés en ſe fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'eſpérez pas me tromper de même.* Après ce diſcours ſévère & paternel, l'Empereur renvoya tous les convertiſſeurs en leur fourniſſant de l'argent, des vivres, & des eſcortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné con-

trois mathématiciens, parce que d'ordinaire ce ne ſont pas ces gens-là qui bouleverſent le monde par des arguments théologiques.

Mais, Monſieur, ſi les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le ſont-ils pas devenus eux-mêmes ? pourquoi ayant vu nos éphémerides ne ſe ſont-ils pas aviſés d'en faire ? pourquoi ſont-ils toujours obligés de s'en rapporter à nous ? Le gouvernement met toujours ſa gloire à faire recevoir ſes almanacs par ſes voiſins, & il ne ſait pas encor en faire ? Ce ridicule honteux n'eſt-il pas l'effet de leur éducation ? Les Chinois apprennent longtemps à lire & à écrire, & à répéter des leçons de morale ; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à ſe bien conduire ſoi-même, à bien gouverner les autres ;

---

tr'eux : il n'y eut point de dragonade. *Voyez* le 17e vol. des Lettres curieuſes & édifiantes.

à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, ſans connaître la table des ſinus & les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un ſecretaire d'Etat en Europe qui ſût prédire une éclipſe. Les lettrés de la Chine n'en ſavent pas plus que nos miniſtres & que nos Rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes Chinoiſes encor plus que de leur éducation. Vous ſemblez penſer que ce peuple n'eſt fait pour réuſſir que dans les choſes faciles ; mais qui ſait ſi le temps ne viendra pas où les Chinois auront des Caſſini, & des Newton ? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours Pierre I, & Catherine ſeconde.

LETTRE VII.

Sur la fantaiſie qu'ont eu quelques ſavants d'Europe de faire deſcendre les Chinois des Egyptiens.

JE voudrais, Monſieur, dompter ma curioſité, n'ayant pu la ſatisfaire. J'ai vu chez mon pere qui eſt négotiant, pluſieurs marchands, facteurs, patrons de navires, & aumoniers de vaiſſeaux qui revenaient de la Chine, & qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un Commiſſionnaire qui avait ſéjourné vingt ans à Canton, m'a ſeulement confirmé que les marchands y ſont très mépriſés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'Empire. Il avait été témoin qu'un officier Tartare trés-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais oſé donner à dîner dans Canton à un officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il ſervait des marchands. Le capitaine Tartare avait

peur de ſe compromettre : il ne ſe familiariſa juſqu'à dîner avec ce capitaine Français qu'à ſa maiſon de campagne. Je ſoupçonne, par parenthèſe, que ce mépris pour une profeſſion ſi utile, eſt la ſource de la friponnerie dont on accuſe les marchands Chinois, & principalement les détailleurs ; ils ſe font payer leur humiliation. De plus ce dédain mandarinal pour le commerce, nuit beaucoup au progrès des ſciences.

N'ayant rien pu ſavoir par nos marchands, j'ai été encor moins éclairé par nos Aumoniers qui ont pu argumenter depuis Goa juſqu'à Borneo. Le capucin Norberg ne m'a appris autre choſe dans huit gros volumes, ſinon qu'il avait été perſécuté dans l'Inde par les Jéſuites pourſuivis eux-mêmes partout.

Je me ſuis adreſſé à des ſavants de Paris qui n'étaient jamais ſortis de chez eux : ceux là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le ſecret de l'origine des Chinois, des Indiens, & de tous les autres peuples. Ils le ſavaient par les mé-

moires de Sem, Cam, & Japhet. L'Evêque d'Avranches Huët l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde & la Chine ! mais comme il avait imaginé auſſi, que Moïſe était Bacchus, Adonis, & Priape, ſon ſyſtême ne perſuada perſonne.

Mairan, ſecrétaire de l'Académie des ſciences, crut entrevoir avec les lunettes d'Huët, une grande conformité entre les ſciences, les uſages, les mœurs, & même les viſages des Egyptiens & des Chinois. Il ſe figura que Séſoſtris avait pu fonder des colonies à Pékin & à Déli. Le père Parenin lui écrivit de la Chine une grande lettre auſſi ingénieuſe que ſavante qui dût le déſabuſer. (*)

D'autres ſavants ont travaillé enſuite à tranſplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque reſſemblance entre d'anciens caract-

(*) Imprimée à la tête du 26 Tome des Lettres curieuſes & édifiantes.

caractères de langue phénicienne ou ſiriaque, & ceux de l'ancienne Egypte, en y feſant les changements requis, il ne leur a pas été difficile de traveſtir enſuite ces caractères Egyptiens en Chinois. Cela fait, ils ont compoſé des anagrammes avec les noms des premiers Rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois Yu eſt évidemment le roi d'Egypte Menès en changeant ſeulement Y en me, & u en nès. Ki eſt devenu Athoes ; Kang a été transformé en Diabies, & encor Diabies eſt-il un mot grec. On ſait aſſez que les Athéniens donnèrent des terminaiſons aux mots égyptiens. Il n'y pas eu plus de Diabies en Egypte que de Memphis & d'Héliopolis ; Memphis s'appellait *Moph*, Héliopolis s'appellait *On*. C'eſt ainſi que dans la ſuite des ſiècles ces Grecs s'aviſèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arſinoë. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms & des hommes. Enfin il ne paraît pas que

les Chinois ſoient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne penſe pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Egypte pour aïeule. La Chine eſt à la vérité, neuf fois (*) auſſi grande que ſa prétendue grand'mère & même on peut dire que l'Egypte n'eſt pas d'une race fort ancienne; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis: elle n'aurait jamais eu de bled ſi elle n'avait eu l'adreſſe de creuſer les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'eſt rendue fameuſe par ſes piramides, quoiqu'elles n'euſſent guères, ſelon Platon dans ſa République (**) plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin, on ne juge pas tou-

(*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France & la France ſix fois moins que la Chine. Ces meſures ne contrediſent point celles de Mr. Danville, qui n'a conſidéré que le terrain cultivable de l'Egypte: *Voyez* ſon Egypte ancienne & moderne.

(**) Voyez Platon au Livre II. de ſa République.

jours des peuples par leur grandeur & leur puissance. Athènes a été presque égale à l'Empire Romain aux yeux des philosophes ; mais malgré toute la splendeur dont l'Egypte a brillé, surtout sous la plume de l'Evêque Bossuet, qu'il me soit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du Dieu du ciel & de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats & des crocodiles, & qui finit par aller dire la bonne avanture à Rome, & par voler des poules au nom d'Isis.

Vous avez vaillament combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les pères des Chinois, *laudo vos.* Mais si vous regardez encor les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo.*

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes Tribus Juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curioſité inſatiable & inutile. Si on m'apprend quelques vérités ſur un coin des quatre parties du monde, je me dis à quoi ces vérités me ſerviront-elles ? ſi on m'accable de menſonges comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, & je ſuis prêt de me mettre en colère.

Bénis ſoient les Chinois, Monſieur, qui ne s'informent jamais de ce qui ſe paſſe hors de chez eux. Mr. Gervais a bien raiſon de remarquer que l'Empereur n'a point fait ſon poëme pour nous ; mais ſeulement pour ſes chers Tartares & pour ſes chers Chinois. Un littérateur de notre païs a écrit à ſa Majeſté Chinoiſe ſur le danger qu'elle courait à Paris d'eſſuyer un

requiſitoire & un monitoire au ſujet de ſon poëme. L'Empereur ne lui a pas répondu ; & il a bien fait.

Que chacun faſſe chez lui comme il l'entend. C'eſt ce qu'apprit à ſes dépens mon père le marchand Jean du Chemin qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorſqu'il commerçait à Quanton ou Canton.

Vous avez entendu parler du Révérend père Gozzani (*) auquel le Révérend père Joſeph Suarez recommanda en 1707 d'aller viſiter leurs frères les Juifs des dix tribus tranſplantées dans le païs de Gog & de Magog par Salmanazar l'an 717 avant notre Ere latine, juſte du temps de Romulus.

Le Révérend père Gozzani qui

(*) Voyez la lettre du frère Gozzani au 7e. Recueil des Lettres intitulées édifiantes & curieuſes.

était fort zélé, & qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père Jean du Chemin, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit il, & défrayez-moi pour l'amour de Dieu, dans le voyage que Père Suarez m'ordonne de la part du Pape de faire à Cai-foum-fou dans la province de Honan, qui n'eſt pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Iſraël chaſſées par Salmanazar il y a deux mille quatre cent vingt-quatre ans, de l'admirable païs de Judée. Elles règnent dans la province de Honan, elles reviendront à la fin du monde dans la terre promiſe, avec les deux autres tribus Juda & Benjamin pour combattre l'ante-chriſt, & pour juger le genre humain : elles nous recevront à bras ouverts, & vous ferez une fortune immenſe avant que vous ſoyez jugé. Mon père crut ce Gozzani ; il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus

de Gad, Nephtali, Zabulon, Iſſachar, Aſer, & autres qui régnaient dans Caï-foum-fou capitale de Honan. Il défraya ſplendidement ſon Jéſuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la ſinagogue, où le ſanhédrin s'aſſemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres qu'on appelle Taels à la Chine, & les Gad, Nephtali, Zabulon, Iſſachar & Aſer lui volerent le reſte de ſon argent.

Frère Gozzani pour le conſoler lui prouva que les gens des tribus chaſſées depuis deux mille quatre cent vingt-quatre ans par Salmanazar de leur royaume d'Iſraël, qui avait bien quinze lieues de long ſur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de Salmanazar roi de Caldée, qu'ils furent conduits à coups de fou-

che de Samarie à Sichem, & de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum: que dans la ſuite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au ſud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caſpienne; qu'elle planta ſes pavillons dans le Guilan, dans le Tabéiſtan; qu'elle vécut longtemps de cailles dans le grand déſert ſalé ſelon ſon ancienne coutume; & qu'enfin de déſerts en déſerts, & de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-foum-fou dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*) Cette doctrine conſola fort mon

(*) On peut conſulter ſur une Partie de ces belles choſes un profeſſeur émérite du collège Dupleſſis à Paris, lequel a fait parler fort ſavamment meſſieurs les juifs Jonathan, Mathatai, & Winker. On peut voir auſſi, la réponſe à ces meſſieurs article

Pére, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un couſin germain bachelier de Sorbonne. Il ſe chargea de faire le panégirique des ſix corps des marchands: la ſacrée faculté y trouva des propoſitions mal-ſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie, ce qui lui fit une affaire très-ſérieuſe.

Ces avantures, & d'autres pareilles firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais ſe mêler des affaires d'autrui, qu'il fallait renoncer à la proſe ſoutenue comme aux vers alexandrins, & qu'enfin, rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père Caſtel fit une brochure pour raſſurer *l'univers*, & une autre brochure pour inſtruire *l'univers*; les honnêtes gens en rirent & l'univers n'en ſut rien. C'eſt bien pis que ſi l'univers avait ri. Tout cela

---

Juif, tome V. des Queſtions ſur l'Encyclopédie, nouvelle édition.

était un avertiſſement de me taire.

Vous pourez me dire, Monſieur, que l'Empereur Kien-long a pourtant voulu inſtruire une grande partie du globe en vers Tartares, & que tous les lettrés de la Chine ont été à ſes pieds. Vous ajouterez encor qu'il a fait imprimer une chanſon ſur le thé (*), & qu'il n'y a point de Dame depuis Pekin juſqu'à Canton qui n'ait chanté la chanſon de ſon maître en déjeûnant. Mais s'il eſt permis à un Empereur d'être bon poëte, un particulier riſque trop. Il ne faut point ſe publier. Cachons-nous en vers & en proſe. Il vous appartient, Monſieur, de paraître au grand jour, mais ne montrez pas mes lettres.

(*) Cette chanſon à boire eſt traduite par le pére Amiot, & imprimée à la ſuite du poëme de Moukden. C'eſt une chanſon fort différente des nôtres: elle ne reſpire que la ſobriété & la morale. Les chanſonniers du bas étage, les ſeuls qui nous reſtent, n'en ſeraient pas contents.

LET-

LETTRE IX.

Sur un Livre des Braemanes le plus ancien qui ſoit au monde.

NE parlons plus, Monſieur, du poëme de l'Empereur de la Chine, quelque beau qu'il puiſſe être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poëtique, & beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, & qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe ; c'eſt le Shaſta-bad, le plus ancien livre de l'Indoſtan & du monde entier, écrit dans la langue ſacrée du Hanſcrit, il y a près de cinq mille ans. C'eſt bien autre choſe que les Yking ou les Yquim chinois, qui ne ſont que des lignes droites où perſonne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes Anglais qui ont tous deux pendant plus de vingt ans, étudié la langue

TAYLOR INS. OXF

ſacrée dans le Bengale, langue connue ſeulement de quelques ſavants Brames, ſe ſont donné la peine de lire & de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shaſta-bad. L'un eſt Mr. Holwell, longtemps Vice-Gouverneur du principal établiſſement Anglais ſur le Gange, l'autre Mr. Dow colonel dans l'armée de la Compagnie. J'avoue, Monſieur, que notre Compagnie Françaiſe ne s'eſt pas donnée de pareils ſoins, & qu'elle n'a été ni ſi ſavante, ni ſi heureuſe.

L'antiquité du Shaſta-bad fait voir évidemment que les Bracmanes précédèrent de pluſieurs ſiècles les Chinois, qui précèdent le reſte des hommes. Ce qui ſurprend ce n'eſt pas que ce livre ſoit ſi ancien, c'eſt qu'il ſoit écrit dans le ſtile dont Platon écrivait en Grèce, plus de deux mille ans après l'auteur Indien.

Vous connaiſſez ce Shaſta-bad, ſans doute; mais permettez-moi de vous en repréſenter ici les principaux traits.

Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos missionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire (& encor très-difficilement) dans la province où il séjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes & des catéchismes différents. Supposé que des Indiens fussent assez desœuvrés, assez inquiets, assez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes & nous instruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'église grecque qui diffère de la romaine, en Suède, en Dannemarc l'église évangélique ou luthérienne qui ne ressemble ni à la romaine ni à la grecque, en Prusse une autre religion. Il serait bien difficile à ces Indiens de se faire une idée nette de l'origine du Christianisme. Mrs. Holwell & Dow ont puisé à la source du Bracmanisme ; & on verra que cette source est celle des croyances qui ont régné le plus anciennement sur notre

hémisphère ; & même à la Chine où la métempsycose Indienne est encor reçue chez le peuple, quoique méprisée chez les lettrés & dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus singulier de tous les livres (*).

» Dieu est un, créateur de tout ; » sphère universelle ; sans commen- » cement, sans fin. Dieu gouverne » toute la création par une provi- » dence générale, résultante de ses » éternels desseins. — Ne recherche » point l'essence & la nature de l'E- » ternel qui est un ; ta recherche se- » rait vaine & coupable. C'est assez » que jour par jour, & nuit par nuit » tu adores son pouvoir, sa sagesse » & sa bonté dans ses ouvrages «.

(*) Nous en avons déja quelques extraits en Français dans un abrégé de l'histoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du général Lally.

J'avais dit tout à l'heure que le Shasta-bad était digne de Platon. Je me rétracte, Platon n'est pas digne du Shasta-bad. Continuons.

» L'Eternel voulut dans la plénitude du temps communiquer de son » essence & de sa splendeur à des êtres capables de la sentir. Ils n'étaient pas encor, (*) l'Eternel voulut & ils furent. Il créa Birma, » Vitsnou & Sib. «

On voit ensuite comment Dieu forma d'autres substances nombreuses subordonnées à ces trois premières participantes de sa propre nature & dominatrices avec lui. Ces puissances subordonnées & d'un ordre inférieur avaient à leur tête un génie céleste que l'on nomme Moisazor, tous ces noms expriment dans la langue du Hanscrit des perfections différentes : ces per-

(*) N'est-ce pas là le vrai sublime?

ſections diverſes & cette ſubordination produiſirent dans les globes dont Dieu a rempli l'eſpace une harmonie & une félicité conſtante pendant pluſieurs ſiècles.

Il eſt clair que ces idées toutes ſublimes qu'elles peuvent être ne ſont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes ; c'eſt le terreſtre épuré & tranſporté au Ciel. C'eſt encor ce que Platon a tant imité.

Enfin l'envie & l'ambition ſe ſaiſiſſent du cœur de Moiſazor & de ſes compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections : ils pervertiſſent l'ouvrage de l'Eternel, ils ſe révoltent contre les trois êtres ſupérieurs tirés de ſa ſubſtance divine ; la diſcorde ſuccède à l'harmonie ; le Ciel ſe diviſe ; les génies fidèles qui ont conſervé la perfection ſe déclarent contre les génies infidèles qui ont choiſi l'imperfection : l'Eternel précipite Moiſazor & les autres ſubſtances imparfaites

faites & révoltées dans le globe des ténèbres nommé l'Ondéra.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les Dieux en Egypte, de la deſtruction de Typhon, de la punition de Typhée & d'Encelade enchaînés par les Grecs en Sicile (*) ſous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de voilà probablement. Car on ſait que dès qu'un beau conte eſt inventé par une nation il eſt vîte copié par une autre : l'avanture d'Amphitrion & de Soſie eſt originairement de l'Inde ; on l'a déja remarqué ailleurs.

Si on oſait, on obſerverait encor que cette hiſtoire ou cette Théogonie, ou cette allégorie parvint juſqu'aux Juifs, vers les temps d'Archelaüs & d'Agtippa ; car c'eſt alors qu'il

(*) Voyez l'abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, à la ſuite de la cataſtrophe du général Lally.

parut un livre Juif, ſous le nom d'Enoch, dans lequel il était fait mention de la révolte & de la chûte des anges. On nous a conſervé quelques paſſages de ce livre attribué à Enoch *ſeptiéme homme après Adam.* On y trouve que deux cents anges principaux ayant l'archange Sémexias à leur tête ſe liguèrent enſemble ſur le mont Hermon pour aller voler les hommes, & pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à Michaël de lier le Capitaine Sémexias, & à Gabriel de lier Azazel le Lieutenant: ils furent jettés avec leurs ſoldats dans le lieu d'obſcurité, comme y avaient été jettés les génies déſobéiſſans du Shaſta-bad. C'eſt même à cette chûte des anges rapportée dans le livre d'Enoch que l'apôtre St. Jude fait alluſion quand il dit dans ſon Epître, chapitre premier. Qu'Enoch *ſeptiéme homme après Adam prophétiſa, ſur ces étoiles errantes auxquelles une tempête noire eſt réſervée pour*

l'éternité. (*) Il dit dans ce même chapitre, *que ces anges ſont liés de chaînes à tout jamais.* (§) *Quoique l'archange Michaël n'oſa maudire le diable en lui diſputant le corps de Moïſe.*

C'eſt au Père Calmet de notre Congrégation d'expliquer ces myſtères ; c'eſt à lui ſeul de montrer comment la chûte des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chûte était articulée depuis des ſiècles dans le Shaſta-bad des anciens Bracmanes.

Vous ſavez, Monſieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raiſonnent, ce qui n'était pas autrefois ſi commun : vous ſavez que parmi nos doctes raiſonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'aſſez téméraires

(*) ℣. 13.
(§) ℣. 6.

pour oſer croire que le berceau du Chriſtianiſme fut dans l'Inde, il y a cinq mille ans à peu près, & voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, diſent-ils, ſelon nous, & ſelon les Indiens, c'eſt le diable. Car nous diſons que le diable s'étant révolté dans le Ciel, avant qu'il y eût des hommes ſur la terre, & ayant été mis en enfer il en ſortit pour venir tenter nos premiers parents dès qu'il ſçut qu'ils exiſtaient. Il fut la cauſe du péché originel, & ce péché originel fut la cauſe de tout ce qui eſt arrivé depuis. Donc le diable eſt la cauſe de tout. Mais puiſqu'il n'eſt queſtion dans aucun endroit de la Genèſe, ni du diable, ni de ſon enfer, ni de ſon voyage ſur la terre; il eſt évident que toute cette théologie eſt tirée de la théologie des anciens bracmanes, qui ſeuls avaient écrit l'hiſtoire du diable ſous le nom de Moiſazor. Ce Moiſazor avait commencé par être favori de

Dieu ; puis avait été damné ; puis était venu sur la terre.

Nos Commentateurs firent de ce diable chassé du ciel un serpent ; ensuite ils en firent Sathan, Belphegor, Belzebuth, &c. ils ont fini par l'appeller *Lucifer* d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Venus.

Et pourquoi ont-ils appellé le diable étoile de Venus ? c'est que dans un ancien écrit Juif, (*) on a déterré un passage traduit en latin. Ce passage regarde la mort d'un Roi de Babilone de qui les Juifs avaient été esclaves. Les Juifs se réjouissaiént d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple presque partout à la mort de son maître. L'auteur exhorte le peuple à se moquer de ce Roi Babilonien qu'on vient d'enterrer.

» Allons, dit-il, chantez une pa-
» rabole contre le roi de Babilone.

(*) Esaïe.

» Dites : que ſont devenus ſes emplo-
» yés des gabelles, que ſont devenus
» les bureaux de ces gabelles ? Le
» Seigneur a briſé le ſceptre des im-
» pies & les verges des Dominateurs ;
» la terre eſt maintenant tranquile &
» en ſilence : elle eſt dans la joie. Les
» cèdres & les ſapins, ô Roi ! ſe ré-
» jouiſſent de ta mort. Ils ont dit,
» depuis que tu es enterré perſonne
» n'eſt plus venu nous couper & nous
» abattre : tout le ſouterrain s'eſt ému
» à ton arrivée, les géans, les princes
» ſe ſont levés de leur trône ; ils di-
» ſent, te voilà donc percé comme
» nous, te voilà ſemblable à nous,
» ton orgueil eſt tombé dans les ſou-
» terrains avec ton cadavre ; comment
» es-tu tombée du ciel étoile du ma-
» tin, étoile de venus, Lucifer, (en
» ſiriaque Hellel) comment es-tu tom-
» bée en terre, toi qui frappais les
» nations ? &c.

Cette parabole eſt fort longue. Il a plû aux commentateurs d'entendre

littéralement cette allégorie ; comme il leur a plû d'expliquer allégoriquement le ſens littéral de cent autres paſſages ; c'eſt ainſi que notre ſaint François de Paule ayant fondé les Minimes, on prêcha en Italie que ſon Ordre était prédit dans la Genèſe, *frater minimus cum patre noſtro.* C'eſt ainſi que toute l'hiſtoire de St. François d'Aſſiſe ſe trouve mot-à-mot dans la Bible. De tout cela, Monſieur, nos commentateurs concluent que le ſerpent qui trompa notre Eve était le diable, & les Indiens concluent que le diable était leur Moiſazor, qui fut ci-devant le premier des Anges. Si on en croyait les anciens Perſes, leur ſathan ſerait d'une plus vieille date que notre ſerpent, & approcherait preſque de l'antiquité de Moiſazor. Chaque nation veut avoir ſon diable, comme chaque parroiſſe a ſon ſaint

Je n'entre point dans ces profondeurs, je remarquerai ſeulement que le Gouverneur Holwell après nous avoir

donné une idée de ce livre si antique, & en avoir admiré le stile, le compare au Paradis perdu de Milton, *à cela près*, dit-il, *que Milton a été entraîné par son génie inventif & ingouvernable à semer dans son poëme des scènes trop grossières, trop bouffonnes, trop opposées aux sentimens qu'on doit avoir de l'Etre suprême.* (*)

Poursuivons l'histoire de l'ancienne loi Indienne. Dieu pardonne après plusieurs milliers de siècles aux génies délinquents ; il crée la terre comme un séjour d'épreuve pour leur donner lieu d'expier leurs crimes: il les fait passer par plusieurs métamorphoses ; d'abord ils sont vaches, afin que lorsqu'ils seront hommes ils apprennent à ne point tuer leurs nourices, & à ne pas manger leurs pères nouriciers : c'est ce qui établit cette doctrine de la métempsycose, & cette abstinence rigoureuse de

(*) Page 64, 2e édition.

tout être à qui Dieu a donné la vie; doctrine que Pythagore embraſſa dans l'Inde, & qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Quand ces génies céleſtes & punis ont ſubi pluſieurs métamorphoſes ſans commettre des crimes; ils retournent enfin avec leurs femmes dans le Ciel leur première patrie & c'eſt pour accompagner leurs époux dans le Ciel, que tant des femmes ſe brûlèrent, & ſe brûlent encor ſur le corps de leurs maris: piété ancienne autant qu'affreuſe, qui nous montre à quel excès de faibleſſe la ſuperſtition peut réduire l'eſprit humain, & à quelle grandeur elle peut élever le courage. Ciceron dit dans ſes Tuſculanes que cette coutume ſubſiſtait de ſon temps dans toute ſa force. Il s'en effraye, & il l'admire.

Monſieur Holwell a vu dans ſon gouvernement en 1743, la plus belle femme de l'Inde âgée de dix-huit ans réſiſter aux prières, & aux larmes de

Myladi Ruſſell femme de l'amiral Anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même & de deux enfans charmans qu'elle alloit laiſſer orphelins : elle répondit à Madame Ruſſell ; Dieu les a fait naître, Dieu en prendra ſoin : elle s'étendit ſur le bûcher & y mit le feu elle-même avec autant de ſérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un Anglais nommé Charnoc étant témoin du même épouventable ſacrifice d'une jeune Indienne très-belle, deſcendit malgré les prêtres dans la foſſe du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au raviſſeur & à l'impie qu'il eût une peine extrême à l'apaiſer, qu'enfin il l'épouſa, mais qu'il fût regardé par tout le peuple comme un monſtre.

Les Bracmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre Occident ; c'eſt celui de nos quatre âges du monde ſi bien chantés par Ovide, & qui figurent toujours dans

nos opéras & dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour ſauver les ames de l'enfer fut de trois millons deux cent mille de nos années ci 3200000

Le ſecond fut de . . 1600000

Le troiſième de . . 800000

Le quatrième où nous ſommes eſt de 400000

Ainſi tout va toujours en diminuant & en empirant dans ce monde ; mais nous ſommes plus diſcrets que les Bracmanes. Nos âges ne ſont pas ſi longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues* ; c'eſt dans le préſent Iogue qu'un Roi des bords du Gange nommé Brama écrivit dans la langue ſacrée le ſacré Shaſta-bad, il n'y a guères que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze ſiècles qu'un autre Bracmane qui pourtant n'était pas Roi, donna une loi nouvelle du Veïdam. Je lui en demande bien pardon ; ce Veïdam eſt le plus ennuyeux fatras que j'aye jamais lu. Figurez-vous la légende

dorée, les conformités de ſaint François, les excercices ſpirituels de ſaint Ignace, & les ſermons de Menot joints enſemble, vous n'aurez encor qu'une idée très-imparfaite des impertinences du Veïdam.

L'Ezourveïdam eſt tout autre choſe. C'eſt l'ouvrage d'un vrai ſage qui s'élève avec force contre toutes les ſottiſes des Bracmanes de ſon temps. Cet Ezourveïdam fut écrit quelque temps avant l'invaſion d'Alexandre. C'eſt une diſpute de la philoſophie contre la théologie Indienne; mais je parie que l'Ezourveïdam (*) n'a aucun crédit

(*) L'Ezourveïdam eſt en effet un livre qui combat toutes les ſuperſtitions & qui détruit les fables dont on deshonore la divinité; c'eſt probablement le livre que le père Pons Miſſionnaire, ſur la côte de Malabar en 1740 appelle l'Ajour-veïdam: il avait un peu appris la langue des Brâmes modernes, mais non pas l'ancien Hanſcrit, qui eſt pour eux ce qu'eſt l'Iliade d'Homè-

dans ſon pays, & que le Veïdam y paſſe pour un livre céleſte.

---

re pour les Grecs d'aujourd'hui. Voyez ſa lettre au père Duhalde, dans le vingt-cinquième Tome des Lettres curieuſes & édifiantes.

LET-

LETTRE X.

Sur le Paradis terreſtre de l'Inde

CE n'eſt pas aſſez, Monſieur, que deux Anglais dans les tréſors qu'ils ont rapporté de l'Inde, ayent compté principalement cet ancien livre de la religion des Bracmanes. Ils ont encor découvert le paradis terreſtre. Vous ſavez que de grands Théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane, les autres en Suède, quelques-uns même dans la Lune. Mais il eſt réellement ſur un des bras du Gange. Mr. Holwell & quelques-uns de ſes amis y ont voyagé d'un bout à l'autre, (*) ce pays peut prendre ſon nom de ſa Capitale Bishnapor, ou Vitsnapor, où l'on adore Vitſnou fils de Dieu de temps immémorial. Il eſt à quelques journées

(*) Voyez *intereſting events relative te Bengale*, pag. 197 & ſuivantes.

de Calcuta, chef lieu de la Domination Anglaiſe, & on le trouve marqué ſur toutes les bonnes cartes des poſſeſſions de la Compagnie des Indes. Il n'eſt guères qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville Anglaiſe de Calcuta & vers celle de Vishnapor, eſt arroſée des canaux du Gange qui fertiliſent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs y ſont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du Tropique dont ce climat n'eſt pas éloigné. Le peuple y eſt encor plus favoriſé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la rélation, *a conſervé la beauté du corps ſi vantée dans les anciens Bracmanes, & toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'eſt là que la liberté & la propriété ſont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, ſoit privé, ſoit public; dès qu'un voyageur, quel qu'il ſoit, a touché les limites du païs, il eſt ſous la garde immédiate du gouvernement.*

On lui envoie des guides qui répondent de ſon bagage & de ſa perſonne, ſans aucun ſalaire. Ces guides le conduiſent à la premiére ſtation. Le premier officier du lieu le loge & le défraye, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même ſoin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville à ſes conducteurs un certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il eſt entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat, & s'il tombe malade on le garde, & on lui adminiſtre tous les ſecours juſqu'à ce qu'il ſoit guéri, ſans qu'on reçoive de lui la moindre récompenſe.

Si ce n'eſt pas là le paradis terreſtre je ne ſais où il peut être.

Un philoſophe ſera moins ſurpris qu'un autre homme quand il ſaura que les habitans de Vishnapor deſcendent des anciens Bracmanes. C'eſt probablement ainſi que Pithagore fut reçu chez eux. Ils ont conſervé depuis des ſiècles innombrables la ſimplicité & la généroſité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province preſque auſſi grande que la France

ce ou l'Allemagne a été toujours préſervée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Déli, & depuis les rives du Gange, juſqu'aux ſables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples ſi doux & ſi vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, ſoit Marattes, ſoit Européans, ſoit Thamas-Kouli-Kan, ſoit Abdala ? C'eſt qu'on ne peut pas entrer chez eux auſſi facilement que le diable entra ſelon Milton, dans le paradis terreſtre, en ſautant les murs.

Le prince deſcendant des premiers rois Bracmanes qui règne dans le Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays, une armée ſerait noyée en arrivant. Vishnapor eſt auſſi-bien défendu qu'Amſterdam, & Veniſe ; ces peuples qui n'ont jamais attaqué perſonne réſiſteraient à l'univers entier.

Probablement quelques Français ſoit à Romorantin, ſoit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'Hérodote, ou pour d'autres contes. Tout eſt ce-

pendant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires ſont à Londres.

Pourquoi n'en ſait-on rien chez nous? Pourquoi de ſoixante journaux qui paraiſſent tous les mois, aucun n'a-t-il diſcuté des merveilles ſi étranges? On dit que le livre de Mr. Holwell a été traduit; mais ces faits jettés en paſſant dans des mémoires ſur les intérêts de ſa Compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par perſonne. Un ſeul homme en a parlé, & on n'y a pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'hiſtoire pariſienne du jour. Si on a jetté les yeux un moment ſur l'Inde ce n'a été que pour accuſer de nos déſaſtres ceux qui avaient prodigué leur ſang pour les finir. Aucun même des négociants, des commis des employés de notre malheureuſe compagnie n'a jamais entendu parler de Vishnapor, ou Bishnapore. Ils ont été chaſſés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le Jéſuite Lavaur qui revint de Pondichéri avec onze cent mille francs dans

ſa caſſette ; ne ſavait pas ſi Mr. Holwell & Mr. Dow étaient au monde.

J'avoue que ſi la route de Vishnapor était auſſi fréquentée que celle d'Orléans & de Lyon, l'hoſpitalité y ſerait moins en honneur ; c'eſt une vertu qui coûte peu de choſe à ces peuples ; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occaſion s'en préſente : une bonne action aiſée à faire eſt toujours une bonne action. Ce ſerait le bonheur du genre humain que la vertu fût partout d'une pratique facile. La *dévotion aiſée* du Père le Moine n'était point un ſi ridicule titre de livre : faudrait-il donc que la ſaine morale fût rebutante ?

Si les Bracmanes furent les premiers Théologiens de ce monde, ils furent auſſi les premiers aſtronomes. Les nuits de leur pays qui ſont plus belles que nos beaux jours, dûrent néceſſairement les engager à obſerver les aſtres. Il n'eſt pas à croire que cette ſcience ait été cultivée d'abord par des

bergers ; comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planettes & des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Caldée, n'étaient pas plus curieux que les païsans de nos contrées, & je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de Newton & de Halley parmi nos bergers d'Allemagne, de France, d'Eſpagne. Il faut ſavoir un peu de géométrie pour être même un aſtronome ignorant. Les Bracmanes étaient géomètres. Il eſt donc de la plus grande vraiſemblance que la ſcience du ciel eut ſon origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque aſtronomique commençait à une conjonction de toutes les planettes, & cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cent & un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils ſe ſont trom-

pés ſur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieuſe ſcience & bien des ſiècles pour être en état de ſe tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand Lama & la métempſycoſe.

APrès avoir voyagé ſous vos ordres, Monſieur, en Egypte, à la Chine & aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand Lama. Je veux bien croire qu'il y a des Tartares aſſez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de ſon derrière, en forme de grains de chapelet ; en vérité il y a dans les environs de Romorantin & dans d'autres villes des gens du peuple qui ſe parent de reliques auſſi ſingulières : je ne vois pas que ce qui ſort du derrière d'un homme qu'on reſpecte & qu'on aime, quand il eſt bien ſec, bien muſqué, bien préparé, bien enchaſſé dans de l'or ou de l'yvoire, ſoit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel

vieux os ; ou tel nombril, ou tel prépuce qu'on expose encor dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce dogme est-il la suite de cette recherche sérieuse que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage de l'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut subitement de ce breuvage qui fesait vivre éternellement.

Il y a ce me semble, dans Oléarius un très-bon conte sur Alexandre qui chercha le breuvage d'immortalité, en passant par le Thibet lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille & une nuits. Mais il était trop philosophique pour ma sœur Shezarade. Voici donc ce qu'Oléarius lut en Perse, dans une histoire d'Alex-

andre qui n'eſt pas écrite par Quinte-Curſe. (*)

Alexandre après la mort de Darah ; ou Darius, ayant vaincu les Tartares Usbecs, & ſe trouvant de loiſir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, & qui vivent encor comme Henoc & Elie. Cette fontaine eſt dans une montagne du Caucaſe, au fond d'une grotte ténébreuſe. Les deux frères firent monter Alexandre ſur une jument, dont ils attacherent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère qui portait le roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à ſon petit après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte on vit tout d'un coup une grande clarté ; une porte d'a-

---

(*) Voyages d'Oléarius en Moſcovie & en Perſe, page 169 & 170.

cier brillant s'ouvre ; un ange en ſort en ſonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. Je ſuis Raphaël. --- & toi ? --- moi, je ſuis Alexandre. --- Que cherches-tu ? --- l'immortalité. --- tiens, lui dit l'ange, prends ce caillou, & quand tu en auras trouvé un autre préciſément du même poids, reviens à moi, & je te ferai boire. Alors l'ange diſparut, & les ténèbres furent plus épaiſſes qu'auparavant.

Alexandre ſortit de la grotte à l'aide de ſa jument qui courut après ſon poulain. Tous les officiers, tous les valets d'Alexandre ſe mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une peſanteur égale à celui de Raphaël ; & cela ſervit à prouver cette ancienne vérité ſur laquelle Leibnitz a tant inſiſté depuis, qu'il eſt impoſſible que la nature produiſe deux êtres abſolument ſemblables.

Enfin Alexandre prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à ſon caillou pour égaler les poids, & revint

tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparaît; Alexandre lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés lui dit, mon ami, tu y as ajouté de la terre, tu m'as prouvé que tu en es formé, & que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand Lama avait trouvé les deux cailloux & la véritable recette. C'est ainsi que nos ancêtres crurent qu'Ogier le Danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'est ainsi qu'en Grèce on avait imaginé que l'aurore avait fait présent à Titon d'une éternelle vieillesse.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est que la croyance de la métempsycose qui passa depuis si longtemps de l'Inde en Tartarie, est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand Lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord

observer qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempsycose C'est un dogme très-faux, je l'avoue, il n'est point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique, mais il n'a été jamais expressément condamné : on pouvait, ce me semble supposer en sûreté de conscience, que Dieu le créateur de toutes les ames les fesait successivement passer dans des corps différents. Car que faire des ames de tant de fœtus qui meurent en naissant, ou qui ne parviennent pas à maturité ? voilà des ames toutes neuves qui n'ont point servi : ne seront-elles plus bonnes à rien ? ne paraît-il pas très-raisonnable de leur donner d'autres corps à gouverner ? ou si vous l'aimez mieux de les faire gouverner par d'autres corps ?

Pour les ames qui ont habité des corps disgraciés & qui ont souffert avec eux dans leur demeure ; n'est-il pas encor très-raisonnable qu'après être délo-

gés de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits ?

Je dirais plus, il n'y a perſonne ; qui, ſi on lui propoſait de renaître après ſa mort, n'acceptât ce marché de tout ſon cœur : *quam vellent æthere in alto* ! Il paraît donc aſſez évident que ce ſyſtême ne répugne ni au cœur humain, ni à la raiſon humaine.

Il eſt encor évident que cette doctrine ne chocque point les bonnes mœurs ; car une ame qui ſe trouvera logée dans le corps d'un homme pour ſoixante ou quatre - vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après ſon décès, le corps de quelque animal immonde & dégoûtant.

Pourquoi ce ſyſtême ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte, ni en Caldée ? eſt-ce parce qu'il n'était pas prouvé ? non ; car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus im-

probables. Il eſt à croire plutôt que la doctrine de la tranſmigration des ames fut rejettée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philoſophes. Dans tout païs on diſputa toujours contre le philoſophe, & on recourut au ſorcier. Pythagore eut beau dire en Italie:

O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid ſtiga, quid tenebras, quid numina vana timetis?
Materiam vatum falſique piacula mundi?
Morte carent animæ ſemperque priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque recepta.
Ipſe ego (nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ce que du Bartas a traduit ainſi dans ſon ſtile naïf.

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le ſtyx & l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde,
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre ſans fin.
Gardons-nous bien de penſer qu'elle meure;

Elle voyage, & tel fut mon deſtin ;
J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laiſſa dire Pythagore, on ſe moqua d'Euphorbe, on ſe jetta à corps perdu à la tête de Cerbère ; dans le Styx & dans l'Acheron, & l'on paya chèrement des prêtres de Diane & d'Apollon, qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les Bracmanes & les Lamas du Thibet, furent preſque les ſeuls qui s'en tinrent à la métempſycoſe. Il arriva qu'après la mort d'un grand Lama, celui qui briguait la ſucceſſion prétendit que l'ame du défunt était paſſé dans ſon corps. Il fut élu, & il introduiſit la coutume de léguer ſon ame à ſon ſucceſſeur. Ainſi tout grand Lama élève auprès de lui un jeune homme, ſoit ſon fils, ſoit ſon parent, ſoit un étranger adopté, qui prend la place du grand Prêtre dès que le ſiége eſt vacant. C'eſt ainſi que nous diſons en France, que le Roi ne

meurt point. C'eſt là, ſi je ne me trompe, tout le myſtère. Le mort ſaiſit le vif; & le bon peuple qui ne voit ni les derniers moments du défunt, ni l'inſtallation du ſucceſſeur, croit toujours que ſon grand Lama eſt immortel, infaillible & impeccable.

Le Père Gerberon qui accompagna ſi ſouvent l'Empereur Cam-hi dans ſes parties de chaſſe en Tartarie, nous a pleinement inſtruits des précautions que ces Pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ſes lettres écrite en 1697 (*)

Le Dalaï Lama attaqué d'une maladie mortelle dans ſon palais de roſeaux & de joncs au Thibet, ne pouvait laiſſer ſon ſceptre & ſa mître à un petit bâtard d'un an, le ſeul enfant qui lui reſtait : cette place demandait

(*) Voyez le Tome IV de la Collection de Duhalde, pag. 476, édition d'Hollande.

un enfant de seize ans ; c'était l'âge de la majorité. Il recommanda sous peine de damnation à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années, & il écrivit une lettre à l'Empereur Cam-hi par laquelle *il le mettait dans la confidence & le suppliait de protéger son fils.* Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambassade solemnelle, & cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa sainteté, qu'elle ne voyait personne, & qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie & à la Chine que de cette longue retraite du Dalaï Lama ; l'Empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille lorsque les quinze ans étaient écoulés, l'ambassade sacerdotale parut, & la lettre lui fut rendue ; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgué le mystère,

&

& cent mille ſoldats qui ſuivaient l'Empereur dans ſes chaſſes raillaient déja de l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. Cam-hi dit à l'ambaſſade, mandez à votre maître que je lui ferai réponſe dès que je ſerai mort. Cependant, il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ſes ſeize ans accomplis; & la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de ſon Pontife (*).

Toute cette affaire qui ſe paſſait moitié dans ce monde-ci, moitié dans

(*) Les Miniſtres Claude & Jurieu ont oſé comparer notre St. Père le Pape au grand Lama : ils ont dit qu'il n'eſt pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je penſe que la comparaiſon n'eſt pas juſte; car il peut être arrivé qu'un Pape à la tête d'un Concile ait décidé que les cinq propoſitions ſont dans Janſénius, & ne ſe ſoit pas trompé. Mais il ne peut être arrivé que le même Pape ne ſoit pas mort, lui & tout ſon Concile.

l'autre ; n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. Cam-hi fesait reconnaître un immortel & s'en moquait. Le défunt Lama avait joué la Comédie, même en mourant, & avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'état soient des imbéciles parce qu'ils sont nés en Tartarie ; mais le peuple pourait bien l'être.

Je suis persuadé que si nous avions vécu du temps des adorateurs d'Isis, d'Apis & d'Anubis nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon sens & de sagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du païs payés pour pervertir ce bon sens.

Il est contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation soient sages, habiles, polis, lorsque toute la jeunesse est élevée dans la démence & dans la barbarie. Oui, cela semble incompatible ; mais on a déja remarqué que le

monde ne ſubſiſte que de contradictions.

Informez un Chinois homme d'eſprit, ou un Tartare de Moukden, ou un Tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une grande partie de l'Europe ; ils nous prendront tous pour ces boſſus qui n'ont qu'un œil & qu'une jambe, pour des ſinges manqués, tels qu'ils figuraient autrefois aux quatre coins des Cartes géographiques Chinoiſes, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur païs. Qu'ils viennent à Londres à Rome, ou à Paris ; ils nous reſpecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les ſociétés d'hommes il vient un temps où l'eſprit, les arts & les mœurs ſe perfectionnent. La raiſon arrive tard, elle trouve la place priſe par la ſottiſe ; elle ne chaſſe pas l'ancienne maîtreſſe de la maiſon, mais elle vit avec elle en la ſupportant, & peu à peu s'attire toute la conſidération & tout le crédit. C'eſt ainſi qu'on

en uſe à Rome même, les hommes d'Etat ſavent s'y plier à tout, & laiſſent la canaille ergotante dans tous ſes droits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquirent la Chine le ſiècle paſſé. Don Jean de Palafox Evêque & Viceroi du Mexique, ce violent ennemi des Jéſuites, qui pourtant n'a pas encor été canoniſé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des Bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal poſſible, inſolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'eſt-il arrivé ? trois Empereurs & le temps ont ſuffi pour les rendre dignes de commenter le poëme de Moukden, & de l'imprimer en trente deux nouveaux caractères différents.

L'Empereur Cam-hi grand-père de l'Empereur poëte, avait déja civiliſé ſes Tartares, non pas juſqu'à être éditeurs

de poëmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encor de vous dire que le père de l'Empereur Cam-hi tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence, en fesant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus ressemblassent plus aux vainqueurs. Palafox, il est vrai, nous dit, que plusieurs Chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainsi que plusieurs Russes sous Pierre le grand aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin, tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très-utile. Les derniers Empereurs Tartares n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples, & ils se sont soumis les armes à la main aux anciennes loix Chinoises. Une telle politique soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable vaut peut-être bien le travail assidu de calculer

des Ephémérides. Les Brames d'aujourd'hui les calculent encor avec une facilité & une viteſſe ſurprenante. Mais ils vivent ſous le plus funeſte des gouvernements ou plutôt des anarchies ; & les Tartaro-Chinois jouiſſent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter ſur la terre.

Je conclus que politique & morale valent encor mieux que mathématique, &c. &c.

LET-

LETTRE XII.

Sur le Dante, & sur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'Entretenais mon ami Gervais de toutes ces choses curieuses, & je lui faisais lire les lettres que j'avais écrites à Mr. Paw, à condition que Mr. Paw me donnerait ensuite la permission de les montrer à Mr. Gervais; lorsqu'il arriva deux savants d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers. L'un était Mr. Vincenzio Martinelli, maître de langue qui avait dédié une édition du Dante à Milord Olfort. L'autre était un bon violon. *Per tutti i santi*, dit le signor Martinelli, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé: on n'y fait que des colifichets de verre, & personne n'a voulu imprimer mon Dante & mes préfaces qui sont autant de diamants.

— Vous voilà bien à plaindre ! lui dit Mr. Gervais, il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un Empereur Chinois ; & vous qui n'êtes qu'un pauvre Italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre Dante & vos préfaces à Nevers ! Qu'est-ce donc que ce Dante ? C'est dit Martinelli, le divin Dante, qui manquait de chaussés au treizième siècle, comme moi au dix-huitième. J'ai prouvé que Bayle qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le Dante dans les dernières éditions de son grand Dictionnaire, *notizie spuri e diformi*. J'ai relancé vigoureusement un autre *cioso* (*) homme de lettres, qui s'est avisé de donner à ses compatriotes Français une idée des poëtes Italiens & Anglais, en

(*) Quelques gens de lettres Italiens, qui ne savent pas vivre appellent un Français un *Cioso*.

traduisant quelques morceaux librement & sottement en vers d'un stile de *Polichinelle*. (§) Comme je le dis expressément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire, & à écrire.

Le stupide orgueil d'un mercenaire qui se croyait un homme considérable pour avoir imprimé le Dante, me causa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du signor Martinelli, je me mêlai de la conversation & je lui dis.

Monsieur le maître de langues, vous ne me paraissez maître de goût ni de politesse. J'ai lu autrefois votre divin Dante, c'est un poëme très-curieux en Italie pour son antiquité. Il est le premier qui ait eu des beautés & du succès dans une langue moderne. Il y a même dans cet ouvrage une trentaine

(§) Préface du Dante par le signor Martinelli.

de vers qui ne dépareraient pas l'Arioſte : mais Monſieur Gervais ſera fort étonné quand il ſaura que ce poëme eſt un voyage en enfer, en purgatoire & en paradis. Monſieur Gervais recula deux pas, & trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je, à mon ami Gervais, que le Dante ayant perdu par la mort ſa maîtreſſe Béatricé Portinari, rencontre un jour à la porte de l'enfer Virgile & cette Béatricé auprès d'une lionne & d'une louve. Il demande à Virgile qui il eſt; Virgile lui répond que ſon père & ſa mère ſont de Lombardie, & qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire & au paradis ſi le Dante veut le ſuivre. Je te ſuivrai lui dit le Dante, mene-moi où tu dis & que je voye la porte de St. Pierre.

Che tu mi meni la dove or diceſti;
Si che vegga la porta di ſan Pietro.

Béatricé eſt du voyage. Le Dante qui avait été chaſſé de Florence par ſes ennemis, ne manque pas de les voir

en enfer, & de ſe moquer de leur damnation. C'eſt ce qui a rendu ſon ouvrage intéreſſant pour la Toſcane. l'éloignement du temps a nui à la clarté; & on eſt même obligé d'expliquer aujourd'hui ſon enfer comme un livre claſſique. Les perſonnages ne ſont pas ſi attachants pour le reſte de l'Europe. Je ne ſais comment il eſt arrivé qu'Agamemnon fils d'Atrée, Achille aux pieds légers, le pieux Hector, le beau Pâris, ont toujours plus de réputation que le Comte de Montefeltro, Guido da Polenta, & Paolo Lancilotto.

Pour embellir ſon enfer, l'auteur joint les anciens payens aux chrétiens de ſon temps. Cet aſſemblage & cette comparaiſon de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourait avoir quelque choſe de piquant, ſi cette bigarure était amenée avec art, s'il était poſſible de mettre de la vraiſemblance dans ce mêlange bizare de chriſtianiſme & de paganiſme, & ſurtout ſi l'auteur avait ſu ourdir la trame d'une fable, & y introduire des

héros intéreſſants, comme ont fait depuis l'Arioſte & le Taſſe. Mais Virgile doit être ſi étonné de ſe trouver entre Cerbère & Belzébuth, & de voir paſſer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, & le lecteur encor davantage.

Monſieur Gervais ſentit la vérité de ce que je lui diſais, & renvoya Mr. Martinelli avec ſes commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation eſt ſouvent fort inſipide pour le reſte des hommes. Il faut même être très-réſervé à reproduire les anciens ouvrages de ſon pays. On croit rendre ſervice aux lettres en commentant Coquillart & le Roman de la Roze. C'eſt un travail auſſi ingrat que bizare de rechercher curieuſement des cailloux dans des vieilles ruines quand on a des palais modernes.

Je me ſuis aviſé d'être Libraire, me diſait Mr. Gervais; je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres & trop peu des lecteurs. Je m'en tiendrai à ce

nir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, disent continuellement, j'ai bien à faire du roman de Mademoiselle Lucie, des mémoires de Mr. le Marquis de trois étoiles, de la nouvelle histoire de César & d'Auguste dans laquelle il n'y a rien de nouveau, & d'un Dictionnaire des grands hommes dans lequel ils sont tous si petits, & de tant de pièces de théatre qu'on ne voit jamais au théatre, & de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, & où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie; tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je il y a longtemps qu'on se plaint de la multitude des livres; voyez l'Ecclésiaste; il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire: *scribendi nullus est finis.* Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair: *frequens meditatio afflictio est carnis.* Ce n'est pas que je croye que du temps du roi

Salomon ou Soleïman, il y eût autant de livres qu'il y en eût dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale poſſédait ſept cent mille volumes, & dont Céſar brûla la moitié.

Beaucoup des ſavants ont prétendu, & peut-être avec témérité, que cet eccléſiaſte ne pouvait être du troiſième Roi de la Judée, & qu'il fût compoſé ſous les Ptolomées par un Juif d'Alexandrie, homme d'eſprit & philoſophe. Mais le fait eſt que la multitude de livres inliſibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choſes à apprendre. Je ſuis occupé d'un problême de géométrie, vient un roman de Clarice en ſix volumes que des Anglomanes me vantent comme le ſeul roman digne d'être lû d'un homme ſage : je ſuis aſſez fou pour le lire. Je perds mon temps & le fil de mes études. Puis lors qu'il m'a fallu lire dix gros volumes du préſident De Thou, & dix autres de Daniel, & quinze de Rapin Thoyras, & autant de

Mariana ; arrive encor un Martinelli qui veut que je le ſuive en enfer, en purgatoire & en paradis, & qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller ! cela déſeſpére. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en ſyncope.

Mais, me dit Mr. Gervais, penſez-vous qu'on ſe mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois & de vos Indiens ; que vous ne vous ſouciez des préfaces du ſignor Martinelli ? Eh bien, Mr. Gervais n'imprimez pas mes Chinois & mes Indiens.

Monſieur Gervais les imprima.

NOTICE

NOTICE

Sur MAXIME *de Madaure.*

IL y a eu plusieurs hommes célèbres du nom de Maximus, que nous abrégeons toujours par celui de Maxime. Je ne parle pas des Empereurs & des Consuls romains, ni même des Evêques de ce nom, je parle de quelques philosophes qui sont encor estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui dans nos Dictionnaires est toujours appellé Maxime le magicien, ainsi qu'on nomme encor le curé Gaufredi, *Gaufredi le sorcier*; comme s'il y avait en effet des sorciers & des magiciens; car les noms donnés à la chose subsistent toujours quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'Empereur Julien, & c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr dont l'Empereur Marc-Aurèle fut le disciple, obtint de nous un peu plus de grace. Il n'est point qualifié de sorcier; & il a eu Hensius pour Commentateur.

Le troisième Maxime dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure dans le païs qui est aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la destruction de l'Empire romain, Madaure, ville considérable par son commerce, l'était encor plus par les lettres; elle avait vu naître Apulée & Maxime. St. Augustin, contemporain de Maxime, né dans la petite ville de Tagaste, fut élevé dans Madaure; & Maxime & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car Maxime resta toujours attaché à l'antique religion de Numa; & Augustin quitta le manichéisme pour notre sainte religion, dont il fut, comme on le sait, une des plus grandes lumières.

C'est une remarque bien triste, &

qu'on a faite ſouvent ſans doute; que cette partie de l'Afrique qui produiſit autrefois tant de grands hommes, & qui fut probablement depuis Atlas, la première école de philoſophie, ne ſoit aujourd'hui connue que par ſes corſaires. Mais ces révolutions ne ſont que trop communes, témoin la Thrace qui produiſit autrefois Orphée & Ariſtote; témoin la Grèce entière; témoin Rome elle-même.

Nous avons encor des monuments de la correſpondance qui ſubſiſta toujours entre le diſert Auguſtin de Tagaſte, & le Platonicien Maxime de Madaure. On nous a conſervé les lettres de l'un & de l'autre. Voici la fameuſe lettre de Maxime ſur l'exiſtence de Dieu, avec la réponſe de St. Auguſtin, toutes deux traduites par Dubois de Port-Royal, précepteur du dernier Duc de Guiſe.

Lettre de Maxime de Madaure à Auguſtin.

» Or qu'il y ait un Dieu ſouverain
» qui ſoit ſans commencement & qui
» ſans avoir rien engendré de ſembla-
» ble à lui, ſoit néanmoins le père &
» le formateur de toutes choſes, quel
» homme eſt aſſez groſſier, aſſez ſtu-
» pide pour en douter ? c'eſt celui
» dont nous adorons ſous des noms
» divers l'éternelle puiſſance, répan-
» due dans toutes les parties du mon-
» de ; ainſi honorant ſéparément par
» diverſes ſortes de cultes, ce qui
» eſt comme ſes divers membres ;
» nous l'adorons tout entier.....
» qu'ils vous conſervent ces dieux ſu-
» balternes, ſous les noms deſquels, &
» par leſquels tout autant de mor-
» tels que nous ſommes ſur la terre,
» nous adorons le *père commun des*
» *dieux & des hommes*, par différentes
» ſortes de cultes, à la vétité ; mais

» qui s'accordent tous dans leur va-
» riété même, & ne tendent qu'à la
» même fin.

Réponse d'Auguſtin.

» Il y a dans votre place publi-
» que deux ſtatues de Mars, nud dans
» l'une, & armé dans l'autre, & tout
» auprès la figure d'un homme qui a-
» vec trois doigts qu'il avance vers
» Mars, tient en bride cette divini-
» té dangereuſe à toute la ville. Sur
» ce que vous me dites que de pa-
» reils dieux ſont des membres du
» ſeul véritable Dieu, je vous aver-
» tis avec toute la liberté que vous
» me donnez, de ne pas tomber dans
» de pareils ſacrilèges; car ce ſeul
» Dieu dont vous parlez, eſt ſans
» doute celui qui eſt reconnu de tout
» le monde, & ſur lequel les igno-
» rants conviennent avec les ſavants,
» comme quelques anciens ont dit.
» Or, direz-vous que celui dont la
» force, pour ne pas dire la cruau-

» té, eſt réprimée par un homme
» mort ſoit un membre de celui-là?
» Il me ſerait aiſé de vous pouſſer ſur
» ce ſujet; car vous voyez bien ce
» qu'on pourait dire ſur cela; mais
» je me retiens, de peur que vous ne
» diſiez que ce ſont les armes de la
» rhétorique que j'emploie contre vous
» plutôt que celles de la vérité. «

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce Maxime.

DIALOGUE

DE

MAXIME DE MADAURE,

ENTRE

SOPHROMIME ET ADELOS.

ADELOS.

VOs ſages conſeils, Sophronime, ne m'ont pas raſſuré encor. Parvenu à l'âge de quatre-vingt ſix années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai ſoixante & quinze. Vous avez raſſemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance. Mais je vous avoue que je n'ai

pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférents dont on dit que tant de ſages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faſte de vertu qui ne convient pas au ſage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriſer la mort ; je veux qu'on s'y réſigne. Nous le devons, puiſque tout corps organiſé, animaux penſants, animaux ſentants, végétaux, métaux mêmes, tout eſt formé pour la deſtruction. La grande loi eſt de ſavoir ſouffrir ce qui eſt inévitable.

ADELOS.

C'eſt préciſément ce qui fait ma douleur. Je ſais trop qu'il faut périr. J'ai la faibleſſe de me croire heureux en conſidérant ma fortune, ma ſanté, mes richeſſes, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfants,

Je ne puis ſonger ſans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclairciſſements & des conſolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai pouſſé la curioſité juſqu'à lire un certain livre qu'on dit caldéen, & qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque choſe ſi je meurs tout ainſi que l'inſenſé & l'ignorant --- La mémoire du ſage & celle du fou périſſent également. --- Le trépas des hommes eſt le même que celui des bêtes ; leur condition eſt la même ; l'un expire comme l'autre après avoir reſpiré de même. --- L'homme n'a rien de plus que la bête. --- Tout eſt vanité. --- Tous ſe précipitent dans le même abîme. --- Tous ſont produits de terre, tous retournent à la terre --- & qui me dira ſi le ſouffle de l'homme s'exhale

dans l'air & ſi celui de la bête deſcend plus bas ?

Le même inſtructeur après m'avoir accablé de ces images déſeſpérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même en me conſolant eſt auſſi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiſſement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront, & les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire eſt dans un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces idées funèbres ? Allez donc, dit-il, mangez votre pain avec allégreſſe, buvez votre vin avec joye.

Pour moi je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'eſt d'une inſuportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi! parce que dans un livre oriental il ſe trouve quelques paſſages où l'on vous dit que les morts n'ont point de ſentiment, vous vous livrez à préſent à des ſentiments douloureux! vous ſouffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne ſouffrirez plus du tout?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le ſens bien. Mais je n'en ſuis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briſer une ſtatue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendre un palais magnifique, vous me permettez d'être ſenſible à cette deſtruction; & vous ne voulez pas que je plaigne la deſtruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature!

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous

vous ſouveniez avec moi des Tuſculanes de Ciceron, dans leſquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'eſt point un mal.

ADELOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'eſt moqué des fables de l'Acheron & du Cerbère, mais il y a peut-être ſubſtitué d'autres fables. Il uſait de la liberté de ſa ſecte académique qui permet de ſoutenir le pour & le contre. Tantôt c'eſt Platon qui croit l'immortalité de l'ame. Tantôt c'eſt Dicéarque qui la ſuppoſe mortelle. S'il me conſole un peu par l'harmonie de ſes paroles, ſes raiſonnements me laiſſent dans une triſte incertitude. Il dit comme tous les phyſiciens qui me ſemblent ſi mal inſtruits, que l'air & le feu montent en droite ligne à la région céleſte: & de là, dit-il, il eſt clair que les ames au ſortir des corps,

montent au ciel, ſoit qu'elles ſoient des animaux reſpirants l'air, ſoit qu'elles ſoient compoſées de feu. (*)

Cela ne me paraît pas ſi clair. D'ailleurs Ciceron aurait-il voulu que l'ame de Catilina & celle des trois abominables Triumvirs euſſent monté au ciel en droite ligne !

J'avoue à Ciceron que ce qui n'eſt point n'eſt pas malheureux ; que le néant ne peut ni ſe réjouir, ni ſe plaindre ; je n'avais pas beſoin d'une Tuſculane pour apprendre des choſes ſi triviales & ſi inutiles. On ſait bien ſans lui que les enfers inventés ſoit par Orphée, ſoit par Hermès, ſoit par d'autres, ſont des chimères abſurdes. J'aurais deſiré que le plus grand orateur, le premier philoſophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles ſont ;

(*) *Perſpicuum debet eſſe animos cum e corpore exceſſerint, ſive illi ſint animales ſpirabiles, ſive ignei, ſublime ferri.*

pourquoi elles ſont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas ! ſur ces grands & éternels objets de la curioſité humaine, Ciceron n'en ſait pas plus que le dernier ſacriſtain d'Iſis, ou de la déeſſe de Sirie.

Cher Sophronime, je me rejette entre vos bras; ayez pitié de ma faibleſſe. Faites-moi un petit réſumé de ce que vous me diſiez ces jours paſſés ſur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami j'ai toujours ſuivi la méthode de l'eccleſticiſme ; j'ai pris dans toutes les ſectes ce qui m'a paru le plus vraiſemblable. Je me ſuis interrogé moi même de bonne foi, je vais encor vous parler de même, tandis qu'il me reſte aſſez de force pour raſſembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours avec Platon & Ciceron, reconnu dans la nature un pouvoir ſuprême, auſſi intelligent que puiſ-

ſant, qui a diſpoſé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penſer avec Epicure que le hazard qui n'eſt rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature ſoumiſe à des loix conſtantes, j'ai reconnu un Légiſlateur; & comme tous les aſtres ſe meuvent ſelon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon l'éternel géomètre.

2°. De-là deſcendant à ſes ouvrages, & rentrant dans moi-même, j'ai dit, il eſt impoſſible que dans aucun des mondes infinis qui rempliſſent l'univers, il y ait un ſeul être qui ſe dérobe aux loix éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les aſtres obéiſſent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéiſſent donc de même.

3°. Je ne connois le ſecret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'inſtinct animal, ni de l'inſtinct & de la penſée de l'homme. Tous ces reſſorts ſont ſi déliés qu'ils échapent à mes

vue faible & groſſière. Je dois donc penſer qu'ils ſont dirigés par les loix du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organiſation, ſentiment, & intelligence. Aux animaux organiſation, ſentiment & ce que nous appellons inſtinct. Aux végétaux organiſation ſeule. Sa puiſſance agit donc continuellement ſur ces trois règnes.

5°. Toutes les ſubſtances de ces trois règnes périſſent les unes après les autres. Il en eſt qui durent des ſiècles, d'autres qui vivent un jour, & nous ne ſavons pas ſi les ſoleils qu'il a formés ne ſeront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez ſi je penſe que nos ames périront auſſi comme tout ce qui végète, ou ſi elles paſſeront dans d'autres corps, ou ſi elles revêtiront un jour le même, ou ſi elles s'envoleront dans d'autres mondes ?

A cela je vous répondrai, qu'il ne m'eſt pas donné de ſavoir l'avenir ; qu'il

qu'il ne m'eſt pas même donné de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame. Je ſais certainement que le pouvoir ſuprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de ſentir, de penſer, & d'expliquer mes penſées. Et quand on me demande ſi après ma mort ces facultés ſubſiſteront, je ſuis preſque tenté d'abord de demander à mon tour ſi le chant du roſſignol ſubſiſte quand l'oiſeau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philoſophes que nous n'avons rien par nous mêmes. Si nous regardons un objet, ſi nous entendons un corps ſonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puiſſe produire immédiatement ces ſenſations. Par conſéquent il n'eſt rien, ni dans nous, ni autour de nous qui puiſſe produire immédiatement nos penſées. Car point de penſées dans l'homme avant la ſenſation. *Nihil eſt in intellectu quod non prius fuerit in ſenſu.* Donc c'eſt Dieu

qui nous fait toujours ſentir & penſer, donc c'eſt Dieu qui agit ſans ceſſe ſur nous, de quelque manière incompréhenſible qu'il agiſſe. Nous ſommes dans ſes mains comme tout le reſte de la nature. Un aſtre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire je ſens & je penſe par mon propre pouvoir.

Etant donc les inſtruments périſſables d'une puiſſance éternelle, jugez vous-même ſi l'inſtrument peut jouer encor quand il n'exiſte plus; & ſi ce ne ſerait pas une contradiction évidente. Jugez ſurtout ſi en admettant un formateur ſouverain on peut admettre des êtres qui lui réſiſtent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connois point de ſyſtême plus reſpectueux envers Dieu. Mais il me ſemble que ſi c'eſt révé-

rer en Dieu ſa toute-puiſſance ; c'eſt lui ôter ſa juſtice, & c'eſt ravir à l'homme ſa liberté. Car ſi Dieu fait tout, s'il eſt tout, il ne peut ni récompenſer ni punir les ſimples inſtruments de ſes décrêts abſolus. Et ſi l'homme n'eſt que ce ſimple inſtrument, il n'eſt pas libre.

Je pourais me dire que dans votre ſyſtême qui fait Dieu ſi grand & l'homme ſi petit, l'être éternel ſera regardé par quelques eſprits, comme un fabricateur qui a fait néceſſairement des ouvrages néceſſairement ſujets à la deſtruction ; il ne ſera plus aux yeux de bien des philoſophes qu'une force ſecrète, répandue dans la nature. Nous retomberons peut-être dans le matérialiſme de Straton en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint longtemps comme vous ces conſéquences dangereuſes, & c'eſt ce qui m'a empêché d'enſeigner mes

principes ouvertement dans mes écoles. Mais je crois qu'on peut aiſément ſe tirer de ce labyrinte. Je ne dis pas cela pour le vain plaiſir de diſputer & pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne ſuis pas comme ce rhéteur d'une ſecte nouvelle qui avoue dans un de ſes écrits que s'il répond à une difficulté métaphiſique inſoluble, *ce n'eſt pas qu'il ait rien de ſolide à dire; mais c'eſt qu'il faut bien dire quelque choſe.*

J'oſe donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuſer Dieu d'injuſtice, parce que les enfers des Egyptiens, d'Orphée & d'Homère n'exiſtent pas, & que les trois gueules de Cerbère, les trois furies, les trois parques, les mauvais Daimons, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée ſont des chimères abſurdes. Les charlatans ſacrés d'Egypte qui inventèrent ces horribles fadaiſes pour ſe faire craindre, & qui ne ſoutinrent leur religion que par des bourreaux, ſont aujourd'hui regardés

par les ſages comme la lie du genre humain ; ils ſont auſſi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les ſcélerats. Et quelle eſt-elle ? c'eſt le remord qui ne manque jamais & la vengeance humaine laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchants, bien atroces ; je n'en ai jamais vu un ſeul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles reſſouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domeſtiques, de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfants. Ciceron avait bien raiſon de dire ce ſont là les vrais cerbères, les vraies furies, leurs fouets & leurs flambeaux.

Si le crime eſt ainſi puni, la vertu eſt récompenſée, non par des champs Eliſées où le corps ſe promène inſipidement quand il n'eſt plus ; mais

pendant ſa vie, par le ſentiment intérieur d'avoir fait ſon devoir, par la paix du cœur, par l'applaudiſſement des peuples, par l'amitié des gens de bien. C'eſt l'opinion de Ciceron, c'eſt celle de Caton, de Marc Aurèle, d'Epictete, c'eſt la mienne. Ce n'eſt pas que ces grands hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. Ciceron avoue qu'un tel bonheur ne ſaurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être ſur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la meſure de félicité dont cette nature eſt ſuſceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute puiſſante & toute agiſſante nature de l'être univerſel ſemblerait détruire, je m'en tiens à une ſeule aſſertion. La liberté n'eſt autre choſe que le pouvoir de faire ce qu'on veut. Or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les loix éternelles établies par le grand Etre. Il ne peut ê-

tre que celui de les exercer ; de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pouſſe la flêche, ne fait qu'exécuter les loix immuables du mouvement. Dieu ſoutient & dirige également la main de Céſar qui tue ſes compatriotes à Pharſale, & la main de Céſar qui ſigne le pardon des vaincus. Celui qui ſe jette au fond d'une rivière pour ſauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux décrêts & aux règles irréſiſtibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur leur obéit malheureuſement de même. Dieu n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme ſujet à la mort. Dieu même, Dieu ne peut être libre d'une autre façon, ſa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement ſon éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choiſir avec indifférence entre le bien & le mal, puiſqu'il n'y a point

de bien ni de mal pour lui. S'il ne fefait pas le bien néceſſairement par une volonté néceſſairement déterminée à ce bien, il le ferait ſans raiſon, ſans cauſe, ce qui ſerait abſurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en eſt ainſi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les appercevons dans toute leur clarté, & c'eſt en cela que Dieu nous fit à ſon image; ce n'eſt pas en nous pêtriſſant de fange délayée comme on dit que fit Promethée.

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Certes ce n'eſt pas par le viſage que nous reſſemblons à Dieu repréſenté ſi ridiculement par la fabuleuſe antiquité avec tous nos membres & toutes nos paſſions. C'eſt par l'amour & la

connaiſſance de la vérité que nous avons quelque faible participation de ſon être, comme une étincelle a quelque choſe de ſemblable au ſoleil, & une goutte d'eau tient quelque choſe du vaſte océan.

J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait connaître ; je l'aime lui qui en eſt la ſource, je m'anéantis devant lui qui m'a fait ſi voiſin du néant. Réſignons-nous enſemble, mon cher ami, à ſes loix univerſelles & irrévocables, & diſons en mourant comme Epictete.

» O Dieu ! je n'ai jamais accuſé vo-
» tre providence. J'ai été malade par-
» ce que vous l'avez voulu, & je l'ai
» voulu de même. J'ai été pauvre par-
» ce que vous l'avez voulu, & j'ai
» été content de ma pauvreté. J'ai été
» dans la baſſeſſe, parce que vous l'a-
» vez voulu, & je n'ai jamais deſiré
» de m'élever.

» Vous voulez que je ſorte de ce
» ſpectacle magnifique, j'en ſors, & je

» vous rends mille très-humbles gra-
» ces de ce que vous avez daigné m'y
» admettre pour me faire voir tous
» vos ouvrages, & pour étaler à mes
» yeux l'ordre avec lequel vous gou-
» vernez cet univers. «

LETTRES

D'UN

CHEVALIER FRANÇAIS

pendant ſon voyage en Suiſſe,

A MADAME SA MERE

en 1764.

PREMIERE LETTRE.

Du 4e. Octobre

LE mauvais temps & les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyères. Nous voici à Colmar d'où

nous partons, faute d'y trouver Madame du Comte qui fait actuellement ſes vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres, mais mon habit bleu a donné des ſoupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthièvre avec qui j'ai ſoupé à table d'hôte ; au reſte je m'y ſuis fort amuſé. J'y ai trouvé un autre Sarobert (*b*), qui m'a fait des récits de guerre auſſi ornés que ceux de Donnereau par exemple : » J'ai vu mordieu, la cavalerie du Roi, qui battait les ennemis du Roi, partout où ils ſe montraient mordieu, à Guaſtalla, leur front nous dépaſſait, & par un à droite & un à gauche nous les avons enveloppés ſans tant de manœuvres mordieu, & nous ſommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils avaient ce jour-là du canon mordieu, &

(*b*) Sarobert était le capitaine des chaſſes de Chantilly, eſpèce de ſauvage qui jurait toujours Dieu en buvant, & même en ne buvant pas.

ils nous en fouettaient tout au travers du nez ; c'étaient des boulets comme à l'ordinaire qui étaient suivis de quatre petites balles, grosses comme des œufs, mordieu, & qui faisaient un r r r ra ravage épouvantable, sacredieu. «

Mesdames de Cambise & de Cussé (c) qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air ; mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai demain matin à Basle d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez à Genève chez Monsieur de VOLTAIRE, sous le nom de Charles, en le fesant prier de me les garder jusqu'à mon passage.

J'ai pris le parti de réformer mon cocher & mon postillon, & deux chevaux, dont l'un nommé vulgairement la grise, sera vendu à quelque prix que ce soit, & l'autre appellé par mes gens, l'Evêque

---

(c) Dames qui étaient à Lunéville. Madame de Cussé sœur de Monsieur de Boufflers.

de Toul, ſera donné pour quinze Louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'abbé Porquet de cette exécution là, & que le ſuſdit abbé Porquet ſoit toujours bien perſuadé, qu'il n'a jamais eu d'élève auſſi ſoumis que moi. Adieu, ma très-belle maman, je me réjouis de parler de vous à Mr. DE VOLTAIRE, & de lui dire tout ce que j'en penſe; car je parie, qu'il n'avait pas aſſez d'eſprit pour ſentir tout votre mérite, quand il était à Lunéville.

LETTRE II.

Du 9e. Octobre

ME voici chez le chevalier de Beauteville qui m'a reçu comme un Suiſſe, qui deſcendrait du ciel à cheval ſur un rayon (*á*). Il eſt en vérité charmant.

(*á*) Ceci eſt une alluſion à St. Denis, qui voyage toujours ſur un rayon du ſoleil dans le poëme de la Pucelle, quand il n'eſt pas ſur ſon âne.

Je ſuis arrivé au moment de ſon entrée & des députations des treize Cantons qui viennent le reconnaître. Il va y avoir une diette pour différentes affaires dont le ſuccès eſt très-incertain. Les dénouemens prévus ôtent de l'intérêt. La ville de *Soleure* devient le rendez-vous de toute la Suiſſe. Les femmes y ſont aimables ; je ſerais même tenté de les croire coquettes, ſi les femmes pouvaient l'être.

Ce peuple-ci me repréſente les anciens Gaulois ; il en a la ſtature, la force, le courage, la fierté, la douceur & la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en L'orraine. Le pays en lui-même, eſt moins bon, mais la terre y eſt cultivée par des mains libres. Les hommes ſément pour eux, & ne recueillent pas pour d'autres ; les chevaux ne voient pas les quatre-cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les Rois n'en ſont pas plus gras, & les chevaux ici, le ſont bien davantage. Les payſans ſont grands & forts, les payſannes ſont fortes &

belles. Je remarque que partout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes, ſoit que les climats les produiſent, ſoit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne ſerait pas décent. Cette nation-ci ne s'amuſe guère, mais elle jouit beaucoup. On y eſt fort laborieux, parce que le travail eſt un plaiſir, pour qui eſt ſûr d'en retirer le fruit. Il y a autant de plaiſir à labourer qu'à moiſſonner. Les loix des Suiſſes ſont auſtères, mais ils ont le plaiſir de les faire eux-mêmes, & celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaiſir de ſe voir obéir par le bourreau.

Adieu, Madame, je me porte bien, je ſuis enchanté de Mr. Belpré (*b*). L'ambaſſadeur le traite à merveille. Faites ſouvenir le Roi, que dans le pays le plus libre il a à cette heure le plus fidèle de ſes ſujets, & chantez-lui de ma part: *Aimez-moi comme je vous aime.*

(*b*) C'était un garde du Roi Staniſlas qui ſe mêle de peinture & qui remporta 50 Louis d'or de Genève.

LETTRE III.

Du 26 Octobre.

ME voici dans le charmant pays de Vaud ; je ſuis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais & de la Savoye ; & de l'autre, par de ſuperbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raiſins ſont énormes & excellens ; ils croiſſent depuis le bord du lac juſqu'au ſommet du mont Jura, enſorte que d'un même coup-d'œil je vois les vendangeurs les pieds dans l'eau, & d'autres, juchés ſur des rochers à perte de vue. C'eſt une belle choſe que le lac de Genève. Il ſemble que l'Océan ait voulu donner à la Suiſſe ſon portrait en mignature. Imaginez une jatte de ſoixante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigners de la Savoye, & de l'autre les raiſins du pays de Vaud. Du côté de la Savoye,

la nature étale toutes ſes horreurs ; & de l'autre, toutes ſes beautés. Le mont Jura eſt couvert de villes & de Villages, dont la vigne couvre les toits, & dont le lac mouille les murs. Enfin, tout ce que je vois me cauſe une ſurpriſe qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéreſſant, c'eſt la ſimplicité des mœurs de la Ville de Vevay. On ne m'y connaît que comme peintre, (*c*) & j'y ſuis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les ſociétés ; je ſuis écouté & admiré de beaucoup de gens qui ont plus de ſens que moi, & j'y reçois des politeſſes que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens là. Ce n'eſt pas la peine d'être grand

(*c*) Le Chevalier de Boufflers ayant le talent de peindre, avait imaginé de voyager en Suiſſe en qualité de peintre ; il menait avec lui ce garde du Roi Staniſlas qui comme on l'a déja dit, fit à Genève pluſieurs portraits.

Seigneur ; pour ſe préſenter chez eux ; il ſuffit d'être homme ; l'humanité eſt pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté ſerait pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure ; qui tiendrait ſa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à ſe faire peindre. J'ai parfaitement réuſſi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle ; & elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monſieur, voilà un portrait parfait, il ne me reſte plus qu'à vous ſatisfaire, & à vous demander votre prix.

Je lui ai dit, Monſieur, on ne ſe juge jamais bien ſoi-même ; le grand ſe voit en petit, & le petit ſe voit en grand ; perſonne ne s'apprécie : & il eſt plus raiſonnable de ſe laiſſer juger par les autres ; nos yeux ne nous ſont pas donnés pour nous regarder.

Monſieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embaraſſe autant que la bonté de votre portrait ; je trouve que, quelque choſe que vous me demandiez, vous ne ſauriez me demander trop.

Et moi, Monſieur, quelque peu que vous me donniez je ne trouverai point que ce ſoit trop peu ; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, & de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçu de vous, dont je ſuis plus content que je ne le ſerai de quelque argent que je reçoive.

Monſieur, je vous devais au-delà des politeſſes que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment pour le plaiſir que vous m'avez fait.

Monſieur, ſi j'avais l'honneur d'être plus connu de vous je hazarderais de vous en faire préſent, & ce n'eſt que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre ; mais conformez-vous, s'il vous plaît aux circonſtances du pays qui n'eſt pas riche,

& du peintre, qui eſt plus reconnoiſſant qu'intéreſſé.

Monſieur, puiſque vous ne voulez rien dire, je vais hazarder d'acquiter en partie ce que je vous dois.

A l'inſtant, le pauvre homme va à ſon bureau & revient la main pleine d'argent, me diſant, Monſieur, c'eſt en tâtonnant que je cherche à ſatisfaire ma dette & en même temps il me remit trente ſix Livres.

Monſieur, lui dis-je, ſouffrez que je vous repréſente que c'eſt trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en ſi bonne compagnie que la vôtre; permettez que je vous en remette les deux tiers, & qu'en échange je donne à Madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme & la pauvre femme tomberent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choſes honnêtes, & je m'en ſuis allé emportant leurs bénédictions, & leurs 12 Livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît, c'eſt Monſieur de Courvoiſier

Colonel-commandant du régiment d'Anhalt qui était à Metz ſous les ordres de mon frère, & qui m'y a vu. Quand j'ai ſû qu'il était ici, j'ai été le chercher; il m'a donné ſa parole d'honneur du ſecret; & il le garde même dans ſa famille. Il a un vieux père & une vieille mère de cette ancienne pâte dont on a perdu la compoſition. Il a deux ſœurs, dont l'une a 40 ans, & l'autre 20. La cadette eſt belle comme un ange. Je la peins à cette heure, & elle n'eſt occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, Monſieur Belpré & moi, dans toutes les aſſemblées ſous le même nom, & nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve que quatre de laides, pas une de catin. Oh le bon & le mauvais pays!

Adieu, Madame, voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi, contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes lettres où je voudrais bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les Princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu, qui ait un assez grand fond de gaieté, pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

LETTRE IV.

OH, pour le coup me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enthumé peut cracher à son choix dans l'océan ou dans la méditerranée. Où est Pampan ? (*a*) C'est

(*a*) C'est Monsieur Devaux, officier dan la maison du roi Stanislas.

ici, qu'il ferait beau le voir groſſir les deux mers de ſa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où eſt l'abbé Porquet ? (*b*) Que je le place, lui & ſa perruque ſur le ſommet chauve des Alpes, & que ſa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon tranſport, Madame, les grandes choſes amènent les grandes idées, & les grandes idées, les grands mots. J'ai reſté longtemps à Vevay. C'eſt une ville charmante où il y a une compagnie très-agréable. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de la ſageſſe & même de l'auſtérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que *La Fontaine* avait raiſon de dire, que la femme eſt toujours femme. Non ſeulement la femme y eſt femme, mais elle y eſt belle.

Je ſuis à cette heure dans le Valais, frontière de l'Italie. C'eſt le pays le plus

---

b) Précepteur du chevalier.

indépendant de toute la Suiſſe. C'eſt le ſeul où toutes les femmes aient conſtamment conſervé leur ancien habillement. Ce ſont de petits corſets aſſez bien faits, des mouchoirs croiſés ſingulièrement, de petits béguins de dentelle, & de petits chapeaux par deſſus avec des nœuds de ruban. Je ſuis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le Roi; ils ſont infiniment ſupérieurs à ceux du reſte de la Suiſſe. J'ai diné & ſoupé avec le célèbre HALLER. Nous avons eu pendant & après le repas une converſation de cinq heures de ſuite en préſence de dix à douze perſonnes du pays, qui étaient très-étonnées d'entendre raiſonner un Français; mais, malgré l'attention & l'applaudiſſement de tout le monde, j'ai vu que pour parvenir à une certaine ſupériorité, les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai VOLTAIRE dont HALLER n'eſt point aſſez jaloux, & par échelons, après avoir été d'HALLER à VOLTAIRE, j'irai de VOLTAIRE à

vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi, & dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, Maman, je vous aime partout où je ſuis, & partout où vous êtes.

LETTRE V.

Du 16 Décembre.

IL faut ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres, par la négligence de mon palefrenier qui a oublié de les affranchir ou que vous vous ſouciez fort peu du ſang de votre ſang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je ſuis ici dans l'iſle de Circé, ſans être ni auſſi fin, ni auſſi brave, ni auſſi ſage, ni auſſi cochon qu'Uliſſe & ſes compagnons. Lauſanne eſt connue dans toute l'Europe par ſes bons paſtels & la bonne compagnie. Je vis dans une ſociété que VOLTAIRE a pris plaiſir de for-

mer, & je cauſe un moment avec les écoliers, avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour, où je ne reçoive des vers, & où je n'en rende; pas un où je ne faſſe un portrait & une connaiſſance; pas un, où je ne prenne une taſſe de chocolat le matin, ſuivie de trois gros repas: enfin, je m'amuſe au point de vous ſouhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois j'envoyai à une Dame *de Gentil* (*a*) un portrait du Diable avec des cornes & une queue; elle demanda à quel propos?

Ce n'eſt pas ſans raiſon, Marquiſe trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le Diable & ſon portrait;
Je ne ſais, s'il vous tenterait,
Mais vous tenteriez le Diable.

(*a*) Cette Dame fille du général Conſtant au ſervice de Hollande, était femme du marquis de Langalerie gentil, fils de celui qui avait quitté la France pour ſervir l'Empereur. Le père, le fils & la bru ſont morts malheureuſement.

Une autrefois deux femmes revenaient du prêche, & me demandaient ce que j'avais fait pendant ce temps-là.

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au saint lieu :
Et moi, je chantais vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après-demain à Ferney, où VOLTAIRE m'attend. Il m'a écrit une lettre charmante. Je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi, pour le voir. Mais on boit le vin de Tockai jusqu'à la lie. Surtout assurez bien le Roi, que je reviendrai *vrai philosophe chrétien* (*b*).

(*b*) Le Roi Staniſlas qui a beaucoup écrit, qui même avait traduit l'ancien Teſtament en vers polonais, fit un petit livre intitulé le philoſophe chrétien pour prouver que les plaiſirs innocents ne ſont point du tout contraires au ſyſtême chrétien, ou plutôt au ſyſtême Janſéniſte. Un nommé Solignac ſon copiſte, ci-devant Jéſuite, travailla à ce livre & le mit en lumière.

Adieu, Maman ; je vous aime comme on admire le Roi dans ma romance pour la fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts rimés que j'ai remplis dans l'ordre ſuivant.

Quand je n'aurais ni bras ni jambe,
J'affronterais pour vous la balle ou le boulet :
Raniné par vos yeux, je me croirais ingambe,
Et je pourais encor mériter un ſoufflet.

Adieu, encore une fois ; je vous écrirai de Ferney des choſes plus intéreſſantes.

LETTRE VI.

ENfin me voici chez le roi de Garbe ; car juſqu'à préſent, j'ai voyagé comme ſa fiancée. Ce n'eſt qu'en le voyant, que je me ſuis reproché le temps que j'ai paſſé ſans le voir. Il m'a reçu comme votre fils, & il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il ſe ſouvient de vous, comme s'il venait de vous voir, & il vous aime com-

me s'il vous voyait. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense & du bien qu'il fait. Il est le roi & le père du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, & il est aussi bon père de famille que bon poëte. Si on le partageait en deux, & que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, & de l'autre, celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici Madame *Denis*, & Madame *Dupuis* née *Corneille*. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime ; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs.

Au reste la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux ; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre ; car, j'ai beau vous fuir, je vous aime ; & j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai encor.

VOLTAIRE m'a beaucoup parlé de

Pampan & comme j'aime qu'on en parle; il a beaucoup recherché dans ſa mémoire l'abbé Porquet qu'il a connu autrefois; mais il n'a jamais pu le retrouver. Les petits bijoux ſont ſujets à ſe perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère, aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce ſera encor beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement. J'arrivais chez une belle Dame croté & mouillé; elle me propoſa de me faire donner des ſouliers de ſon mari.

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chauſſure;
Si je lui donne une coëffure;
Je veux la lui donner gratis.

LETTRE VII.

Du 24 Décembre.

J'Ai été hier pour la première fois à Genève. C'eſt une grande & triſte ville habitée par des gens qui ne manquent pas d'eſprit, & encor moins d'argent, & qui ne ſe ſervent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Genève, ce ſont les femmes: elles s'ennuyent comme des mortes, mais elles mériteraient bien de s'amuſer.

Le peuple Suiſſe & le peuple Français reſſemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux & l'autre des fleurs. Remarquez encor avec moi, que moins on eſt libre, & mieux on aime les femmes. Les Suiſſes s'en ſervent moins que les Français, & les Turcs davantage.

Vous dont l'empire eſt la beauté,
Sexe charmant, je plains le Suiſſe qui vous brave.
De quoi peut lui ſervir ſa triſte liberté,
Si le ciel vous deſtine à conſoler l'eſclave ?

En

En voilà assez sur les femmes en général ; il est temps de revenir à ma mère qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes, ce que les séraphins sont aux anges, & les planètes aux capucins. (*)

Nous nous sommes amusés hier, une Dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit, & moi, à faire des couplets. En voici un qu'elle avait commencé sur le Père Adam jésuite, mais aumônier de Mr. de VOLTAIRE, & que j'ai fini.

Il faudrait que Père Adam
Voulût être mon amant !
Oui, que la peste me creve ;
S'il me veut, je suis son Eve,
Et je serai dès demain
La mère du genre humain.

En voici un que je fis à la Dame, en même temps que je travaillais à arranger le sien.

(*) Le mot de Planète est sans doute une faute d'impression. Nous n'avons pu la corriger.

Pendant que la chanson s'acheve ;
Payez-moi le prix qui m'est dû ;
Et si jamais vous êtes Eve,
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez-en une charmante que VOLTAIRE a fait pour moi à propos de Madame *Cramer*.

Mars s'éleve au Séminaire ;
Tendre Vénus, il te sert :
Il écrit avec VOLTAIRE ;
Il fait peindre avec Hubert :
Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grace, dis moi, ma chère,
Ce qu'il fait faire avec toi.

Adieu, Madame, je vous aime, comme il faut vous aimer quand on est votre fils, & même quand on ne l'est pas.

LETTRE VIII.

JE vous envoye pour vos étrennes un petit dessein d'un VOLTAIRE, pendant qu'il perd ou gagne une partie aux échecs. Cela n'a ni forme ni correction ;

parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière, & au travers des grimaces qu'il fait, quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure est saisi, & c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessein soit bien commencé, que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble, & qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici, je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable. Il serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était point le premier des hommes; il n'a que le défaut d'être fort renfermé, & sans cela, il ne serait pas si répandu. Il est venu chez lui un Anglais, qui ne peut pas se lasser de l'entendre parler anglais, & réciter tous les poëmes de *Driden*, comme Pampan récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays. C'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues & des

in-folio ; car, on ne ſait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes & de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Genève, minaudière, avec un grand ſuccès ; & comme on la croyait fort difficile, tout le monde eſt à mes genoux pour des portraits. Mais je ſuis trop las de ne pas vous voir au milieu des différens plaiſirs que j'ai ici, pour céder aux inſtances qu'on me fait. J'ai beau m'amuſer, vous me manquez partout ; il me ſemble preſque, que tous mes plaiſirs ont beſoin de vous.

Adieu, Madame la Marquiſe : il eſt deux heures, je meurs de ſommeil, &, je crois même que je vous endors par ma lettre.

LETTRE IX.

VOus jouez un peu le perſonnage muet dans notre correſpondance ; je dirais à quelqu'autre qu'elle n'en eſt

pas moins aimable ; mais vous ne gagnez rien à vous faire prier. Vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avais fait, de ne point faire de vers chez VOLTAIRE, il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les Dieux ont récompensé la pureté de mes intentions, & pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite, sans être mécontent de moi. Les voici.

Je fus dans mon printems guidé par la folie,
Dupe de mes desirs, & bourreau de mes sens ;
Mais s'il en était encor tems,
Je voudrais bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie,
Vous en avez tant pervertis.
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presqu'autant les dire que les faire :
Je demande grace aux amours.
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,

En beaux momens, hélas, ont changé mes beaux jours,
J'aimais alors toutes les femmes;
Toujous brûlé de feux nouveaux
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames
Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux,
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles,
Je regrette vingt bons chevaux,
Qu'en courant par monts & vaux,
J'ai comme moi, crevé pour elles;
Et je regrette encor plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf muses ne suivent guere
Ceux qui suivent l'amour dans le métier galant;
Le corps est longtems vieux, l'esprit longtems enfant,
Mon esprit & mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire,
Je viens dans ce château voir mon oncle & mon père.
Jadis les chevaliers errans
Sur terre après avoir longtems cherché fortune,
Allaient reprendre dans la Lune
Un petit flacon de bon sens;
Mais je vous en demande une bouteille entiere,
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les fous de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi, Madame, auprès de vous & auprès du Roi; dites-lui de ma part sur la nouvelle année;

De tout tems unanimement
Sire, on vous la ſouhaite bonne ;
Et pour répondre au compliment,
Votre majeſté nous la donne.

Et vous, ma chère Maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuſe ici, pour briſer tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade, & que vous avez beſoin de moi ; ce ſera une raiſon pour tout bruſquer & pour revoler à vous. Mais, n'allez point vous y prendre groſſièrement, parce que je ſerai obligé de montrer votre lettre. Je vous envoye la réponſe de Mr. de VOLTAIRE à mes vers.

Croyez, qu'un vieillard cacochime
Chargé de ſoixante & dix ans ;
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son corps & ſon ame au régime.
Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & ſaint-Aulaire
Tiraient encor quelque chanſon

De leur cervelle octogénaire :
Mais, ces exemples ſont trompeurs ;
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printems donne ;
Les bergeres & les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ſes vilains doigts
Marquait d'un ſept ſuivi d'un trois
La tête froide & peu penſante
Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des Rois,
Et le garda juſqu'à nonante.
Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant
De toute autre choſe incapable ;
Mais, vieux poëte vieil amant,
Vieux chanteur eſt inſuportable.
C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous, dont notre Suiſſe admire
Les crayons, la proſe & les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'eſt à vous de chanter Thémire
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.

Voici ceux qu'il a envoyé à Madame de *Chauvelin* ſur les ſept péchés mortels de Mr. de *Chauvelin* (*a*).

Les ſept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par votre époux ;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zèle ;
Il n'en eſt point qu'on ne commît pour vous.
C'eſt grand pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus charmant de tous,
Lorſque vos yeux malgré vous le commandent.

(*a*) Je ne ſuis pas ſûr que ces vers ſoient de Mr. de Voltaire. On en a tant imprimé ſous ſon nom dans les almanacs de toute eſpèce & dans d'autres recueils, qu'il faut ſe défier de tout ce qu'on lui attribue. J'ai une édition ſous le nom de Lauſanne, dans laquelle le vingt-troiſième Volume eſt rempli de pièces que je ſais certainement n'être pas de lui, j'ai droit d'affirmer que depuis longtems il n'a donné aucun de ſes ouvrages. Ce qui lui échappe n'eſt point connu.

LETTRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE,
A Mr. L'ABBE' D'OLIVET,
Sur la langue Françaiſe

à Ferney, 5 Janvier 1767.

CHer Doyen de l'Académie,
Vous vites de plus heureux tems:
Des neuf ſœurs la troupe endormie
Laiſſe repoſer les talens:
Notre gloire eſt un peu flétrie.
Ramenez-nous ſur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon ſens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi ſi jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand ſiècle de Louis XIV. le mot de *vis-à-vis* employé une ſeule fois pour ſignifier *envers*, *avec*,

à l'égard? y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi. *Il se ménageait vis-à-vis de ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs. &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui est très-rarement juste & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour, & le barreau, & la société; car dès qu'une expression vicieuse se s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persiflé* Boileau? si Bossuet a *persiflé* Pascal; & si l'un & l'autre ont *mistifié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité; Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *un parfait*; que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuse; On va jusqu'à imprimer que les Princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénelon, Pélisson, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagemens, qu'on travaillait sur un

plan proposé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes ; qu'on reprenait une affaire, &c. Ils ne diſaient point, J'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

Errement a été ſubſtitué par les Procureurs au mot *erres*, que le peuple employe au lieu *d'arrhes* : *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux,
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* ; des *erres* au coche : Donnez-moi des *erres*. De là *erremens* ; & aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le Roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-a-vis* des rentiers.

Le ſtyle barbare des anciennes formules, commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que Sa Majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

Il eſt ridicule que des commis qui dans leurs bureaux rédigent les ordres de nos Rois faſſent parler Louis XV. comme parlait Louis Hutain.

Voyez avec quelle élégance toujours accompagnée de préciſion l'énorme compilation des loix de l'empereur Juſtinien eſt écrite. Il n'y avait pas un Sénateur Romain qui ne ſe fit un devoir de parler purement ſa langue ; mais chez notre nation longtems barbare, qui occupe un petit coin de l'empire Romain, il ſe trouve encor des hommes principaux qui écrivent comme les filles qui vivent avec eux.

En un mot, Monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours ; mais le ſtyle ſe corrompt bien davantage : on prodigue les images ; & les tours de la poëſie, en phyſique ; on parle d'anatomie en ſtyle empoulé ; on ſe pique d'employer des expreſſions, qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées

profondes, ingénieuſes & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude ſi importante, devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont pû copier que ſes défauts?

Boileau, il eſt vrai, a dit après Horace,

Heureux qui dans ſes vers, ſait, d'une voix légère
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtyles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de Thalie ſur le viſage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer ſon ſtyle à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en Province pour ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du

commerce ; il pèse dans ſes balances d'épicier le mérite du Duc de Sully, & du grand Miniſtre Colbert ; & ne penſez pas qu'il s'abaiſſe à citer le nom du Duc de Sully ; il l'appelle *l'ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des ſaucifſons & des harengs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états ; il ne s'agit plus que d'en faire un uſage raiſonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire ; & tout ſort de ſa ſphére.

Je liſais il n'y a pas longtems dans une gazette de province, que *la valeur des Janiſſaires s'était réveillée, & que quatre cent de ces guerriers invincibles avaient fait mordre la pouſſière à plus de cinquante Ruſſes.*

Des hommes, même de beaucoup d'eſprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'eſprit. Le jéſuite Caſtel, par exemple, dans ſa mathématique univerſelle, veut prouver que, ſi le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre ſyſtême ſolaire, ce

ſerait le dernier de ſes ſatellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raiſon pour laquelle le ſatellite le plus éloigné prendrait cette place, c'eſt que les Souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers préſomptifs.

Cette idée ſerait plaiſante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philoſophes, imaginerait une raiſon comique d'une choſe dont ils chercheraient la cauſe en vain. Mais que le mathématicien faſſe ainſi le plaiſant quand il doit inſtruire, cela n'eſt pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le giganteſque, ſemblent vouloir dominer aujourd'hui; c'eſt à qui renchérira ſur le ſiècle paſſé. On appelle de tous côtés les paſſans pour leur faire admirer des tours de force qu'on ſubſtitue à la démarche ſimple, noble, aiſée, décente des Péliſſons, des Fénelons, des Boſſuets, des Maſſillons. Un charlatan eſt parvenu juſqu'à dire dans

je

je ne ſais quelles lettres, en parlant de l'angoiſſe & de la paſſion de JESUS-CHRIST, que ſi Socrate mourut en ſage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu*: comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort; comme ſi on ſavait comment ils meurent, comme ſi une ſueur de ſang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme ſi c'était DIEU qui fût mort.

On deſcend d'un ſtyle violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant; on dit de la muſique du célébre Rameau l'honneur de notre ſiècle, qu'elle *reſſemble à la courſe d'une oye graſſe, & au galop d'une vache.* On s'exprime enfin auſſi ridiculement que l'on penſe; *rem verba ſequuntur*; & à la honte de l'eſprit humain, ces impertinences ont eu des partiſans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, ſi je n'aimais pas mieux me livrer au plaiſir de vous remercier des ſervices continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la deshonorer. Tous ceux qui parlent en

public doivent étudier votre traité de la proſodie. C'eſt un livre claſſique qui durera autant que la langue Françaiſe.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonſpection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'oſe preſque dire de l'inimitable Quinaut, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles ſcènes de ſes opéras, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'aſſurez point, comme tant d'autres, que Quinaut ne ſavait que ſa langue. Nous avons ſouvent entendu dire, Madame Denis & moi, à Mr. de Baufrant ſon neveu, que Quinaut ſavait aſſez de Latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, & qu'il poſſédait encore mieux l'Italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il compoſa ces vers harmonieux & ſublimes de la première ſcène de Proſerpine.

Les ſuperbes géants armés contre les Dieux,
Ne nous ſont plus d'épouvante,

Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les dieux.
Nous avons vû tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage mourante.
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taſſe, il n'aurait pas fait ſon admirable opéra d'Armide. Une mauvaiſe traduction ne l'aurait pas inſpiré.

Tout ce qui n'eſt pas dans cette pièce air détaché compoſé ſur les canevas du muſicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne ſont pas là

De tous ces lieux communs de morale lubrique ;
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

On commence à ſavoir que Quinaut valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite, déja célèbre par les prix qu'il a remportés à notre Académie, & par une tragédie qui a mérité ſon grand ſuccès, a oſé s'exprimer ainſi

en parlant de Quinaut & de Lulli: (*)

Aux depens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languiſſans la triſte pſalmodie
Que réchauffa Quinaut du feu de ſon génie.

Je ne ſuis pas entièrement de ſon avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon, mais les ſcènes de Quinaut encor meilleures.

Dans quel poëte trouvera-t-on une plus belle ode ſur la mort, que ce couplet d'Alceſte, qui commence ainſi ?

Tout mortel doit ici paraître,
On ne peut naître
Que pour mourir :
De cent maux le trépas délivre,
Qui cherche à vivre
Cherche à ſouffrir, &c.

Je viens à une autre diſpute. Vous dites *que les étrangers ont peine à diſtin-*

(*) Mr. de la Harpe.

guer quand la conſonne finale a beſoin ou non, d'être accompagnée d'un e *muet*, & vous citez les vers du philoſophe de Sans-ſouci.

La nuit compagne du repos,
De ſon crêp couvrant la lumière,
Avait jetté ſur ma paupière
Les plus létargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarraſſent quelquefois les étrangers. Le philoſophe de Sans-ſouci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à ſon inſçu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuſcrites, & qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées.

Je peux vous aſſurer que le philoſophe de Sans-ſouci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres, écrites avec autant de

pureté que de génie & de force, *eodem animo ſcribit quo pugnat*: & je vous dirai en paſſant que l'honneur d'être encor dans ſes bonnes graces, & le plaiſir de lire les penſées les plus profondes exprimées d'un ſtyle énergique, font une des conſolations de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un Souverain chargé de tout le détail d'un grand Royaume, écrive couramment & ſans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps & de ratures.

Mr. l'Abbé de Dangeau en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutefois convenir avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien en chantant *la nuit eſt loin encore* prononce pour avoir plus de graces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-ſouci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera je crois de mon avis.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois St. Gelais ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucephal.*

Puiſqu'un aumônier de François I. retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un Prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe* ? mais je ſuis un peu fâché que Melin de St. Gelais, en parlant au cheval de François I. lui ait dit,

Sans que tu ſois un Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher Doïen, avec autant de politeſſe que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-ſouci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet très-déſagréable dans la muſique lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer.

Si vous aviez la rigueur

De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu.*

Arcabone eſt forcée de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu.*

Medor eſt obligé de s'écrier :

Ah quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu!*

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade, ont preſque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu.* Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes définances. Voilà pourquoi Quinaut a grand ſoin de finir autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines : & c'eſt ce que recommandait le grand muſicien Rameau à tous les poëtes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il eſt inutile, & peut-être ridicule de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu, victoir-eu, ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Ja n'ai ja-

mais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant ; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, & ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encor à vous dire qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne ſont jamais ſenſibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens & les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez

d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiècles barbares. Mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaiſon des Grecs & de leurs diſciples les Romains, qui ſeuls ont connu la vraie proſodie. Il faut ſurtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureuſement diſpoſés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout compoſé de brèves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de conſonnes & de voyelles était une eſpèce de muſique vocale. Vous ne me condamnerez pas ſans doute, quand je vous répéterai que le Grec & le Latin ſont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs eſt au jeu de dames, & ce qu'une belle danſe eſt à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je ſuis bien loin de vouloir proſcrire la rime comme feu

Mr. de la Mothe ; il faut tâcher de se bien ſervir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richeſſe des autres. Taillons habilement la pierre ; ſi le porphire & le granite nous manquent. Conſervons la rime ; mais permettez-moi toujours de croire que la rime eſt faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encor une autre repréſentation à vous faire. Ne ſerais-je point un de ces téméraires que vous accuſez de vouloir changer l'ortographe ? J'avoue qu'étant très-dévot à *St. François* j'ai voulu le diſtinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais* : il m'a toujours ſemblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'uſage, pourvu que l'on conſerve les lettres qui font ſentir l'étimologie & la vraie ſignification du mot.

Comme je ſuis très-tolérant, j'eſpère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez ſurtout ce ſtyle négligé à un

Français ou à un François ; qui avait ou qui avoit été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'Académie pour m'éclairer & m'échauffer ; mais je n'ai beſoin de perſonne, pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'attachement & de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

PS. J'oubliais de vous parler de ce fameux ſonnet attribué à Desbareaux. Vous ſavez qu'il n'eſt pas de lui & qu'il eſt de cet abbé de Lavau auteur d'une épitaphe odieuſe de Lulli. Il s'adreſſe dans cette épitaphe au mauzolée érigé à Lulli dans l'égliſe de St. Euſtache ; des anges y ſoulèvent un rideau qui laiſſe voir la figure du mort, l'abbé de Lavau dit à ces anges.

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau ;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre!

C'eſt avec la même frénéſie qu'il fait parler Desbareaux dans ſon ſonnet, en lui imputant un repentir d'un crime qu'il n'avait point commis. Desbaraux était un Conſeiller du Parlement, homme d'une probité reconnue ; plus livré il eſt vrai, à ſon plaiſir qu'à ſon métier ; mais très-éloigné de l'athéiſme dont Boileau l'a indignement accuſé, parce que ce magiſtrat n'aimait pas les ſatires. Lavau fut encor plus injuſte & plus mordant que Boileau, ſous prétexte de dévotion. Son ſonnet dont Desbareaux fut indigné, m'a toujours paru fort mauvais : voilà tout ce que je peux vous en dire.

FRAGMENT

FRAGMENT
D'UNE AUTRE LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A Mr. D'OLIVET.

. . . . . .

. . . . . .

LEs raiſonneurs ſans génie, & qui diſſertent aujourd'hui ſur le ſiècle du génie, répetent ſouvent cette antithèſe de la Bruyere, que Racine a peint les hommes tels qu'ils ſont, & Corneille tels qu'ils devaient être. Ils répetent une inſigne fauſſeté. Car jamais ni Bajazet, ni Xipharès, ni Britannicus, ni Hyppolite ne firent l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de Racine. Et jamais Céſar n'a dû dire dans le Pompée de Corneille, à Cléopâtre, qu'il n'avait

combattu à Pharſale que pour mériter ſon amour avant de l'avoir vue. Il n'a jamais dû lui dire que ſon *glorieux titre de premier du monde, à préſent effectif eſt annobli par celui de captif*, de la petite Cléopâtre âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge, longtemps après Pharſale.

Ni Cinna, ni Maxime, n'ont dû être tels que Corneille les a peints. Le devoir de Cinna ne pouvait être d'aſſaſſiner Auguſte pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de Maxime n'était pas d'être ſottement amoureux de cette même fille, & de trahir à la fois Auguſte, Cinna & ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce Maxime à qui Ovide écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime qui tanti menſuram nominis imples.*

Le devoir de Felix dans Polyeucte n'était pas d'être un lâche barbare qui feſait couper le cou à ſon gendre, *pour acquérir par là de plus puiſſants appuis*;

qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

On a beaucoup, & trop écrit depuis Ariſtote ſur la tragédie. Les deux grandes règles ſont que les perſonnages intéreſſent, & que les vers ſoient bons ; j'entends d'une bonté propre au ſujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais eſt la plus haute de toutes les ſottiſes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu diſcours de Pierre Corneille, *ma pièce eſt finie, je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre*, plus de deux mille ans avant Corneille, ſi nous en croyons Plutarque dans ſa queſtion, *ſi les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres* ? Ménandre pouvait à toute force s'exprimer ainſi, parce que des vers de comédie ne ſont pas les plus difficiles ; mais dans l'art tragique, la difficulté eſt preſque inſurmontable ; du moins chez nous.

Dans le ſiècle paſſé il n'y eut que le ſeul Racine qui écrivit des tragédies avec

avec une pureté & une élégance preſque continue ; le charme de cette élégance a été ſi puiſſant que les gens de Lettres & de goût, lui ont pardonné la monotonie de ſes déclarations d'amour, & la faibleſſe de quelques caractères, en faveur de ſa diction enchantereſſe.

Je vois dans l'homme illuſtre qui le précéda, des ſcènes ſublimes, dont ni Lopès de Véga, ni Calderon, ni Shakespear n'avaient pas même pu concevoir la moindre idée, & qui ſont très-ſupérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide. Mais auſſi, j'y vois des tas de barbariſmes & de ſoléciſmes qui révoltent, & de froids raiſonnements alambiqués, qui glacent. J'y vois enfin vingt pièces entières, dans leſquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grace pour le reſte.

La preuve inconteſtable de cette vérité eſt, par exemple, dans les deux Bérénices de Racine & de Corneille. Le plan de ces deux pièces eſt égale-

ment mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de Corneille ? par quelle raison est-elle au dessous des pièces de Pradon, de Riouperous, de Danchet, de Pechantré, de Pelegrin ? & d'où vient que la Bérénice de Racine se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadeurs près ? d'où vient qu'elle arrache des larmes ? c'est que les vers sont bons. Ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, sartout idées claires, images touchantes, images terribles. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui restera rien. Otez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide, & au discours de Priam à Achille dans Homère, ils seront insipides. L'abbé Dubos a très-grande raison, la poësie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs ſavent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polyeucte, de Rodogune, c'eſt que ces vers ſont très-bien faits. Et ſi on ne peut lire ni Théodore, ni Perthарite, ni Don Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéſilas, ni Pulcherie, ni la toiſon d'or, ni Suréna, &c. &c. &c. ? c'eſt que preſque tous les vers en ſont déteſtables. Il faut être de bien mauvaiſe foi pour s'efforcer de les excuſer contre ſa conſcience.

Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pièces auſſi plattes que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût ; ils demandaient grace pour eux-mêmes.

Ce qui m'a le plus révolté dans Corneille, c'eſt cette profuſion de maximes atroces, qui a fait dire à des ſots que Corneille devait être du conſeil d'Etat. On me dit qu'il a pris ces ſentences dans Lucain, & moi je dis

que ces ſentences ſont encor plus condamnables dans Lucain que dans lui. L'auteur de la Pharſale tombe d'abord dans une contradiction que l'auteur de la tragédie de Pompée ne s'eſt point permiſe ; c'eſt de dire que Ptolomée eſt un enfant plein d'innocence, *puer eſt, innocua eſt ætas* ; & de dire quelques vers après, que Photin conſeilla l'aſſaſſinat de Pompée en homme qui ſavait flatter les pervers, & qui connaiſſait les tyrans.

At melior ſuadere malis & noſce tirannos.
Auſus Pompeium letho damnare Photinus.

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, & je l'ai dit hardiment, que le Photin de Corneille débite plus de maximes fades & horribles de ſcélérateſſe que le Photin de Lucain ; maximes d'ailleurs cent fois plus dangereuſes quand elles ſont récitées devant des princes avec toute la pompe & toute l'illuſion du théatre, que lorſqu'une lecture froide

laiſſe à l'eſprit la liberté d'en ſentir l'atrocité.

Je ne m'en dédis point, je ne connais rien de ſi affreux que ces vers.

Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner,
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oſer tout enfraindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd
Et voler ſans ſcrupule, au crime qui le ſert.

Vous avez vu très-judicieuſement, Monſieur, que non-ſeulement ces maximes ſont exécrables, & ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles ſont abſurdes dans la circonſtance où elles ſont placées. Il ne s'agit pas *du droit des rois*, il eſt queſtion de ſavoir ſi on recevra Pompée, ou ſi on le livrera à Céſar. Il faut plaire au vainqueur; ce n'eſt pas là un droit des rois. Ptolomée eſt un vaſſal qui craint d'offenſer Céſar ſon maître. J'ai exprimé ſans ménagement mon

horreur pour tous ces lieux communs de barbarie qui font frémir l'honnêteté & le ſens commun. J'ai dit, & j'ai dû dire combien ſont horribles à la fois & ridicules ces autres vers que nous avons entendus réciter au théatre.

Chacun a ſes vertus ainſi qu'il a ſes dieux....
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable....
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux...
Oui, lorſque de nos ſoins la juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter le ſecours du forfait. &c.

On ne peut dire plus mal des choſes plus infames & plus ſottes. Cependant, il y a des gens d'aſſez mauvaiſe foi pour oſer excuſer ces horreurs ineptes. Point de mauvaiſe cauſe qui ne trouve un défenſeur, & point de bonne cauſe qui n'ait un adverſaire; mais à la longue le vrai l'emporte, ſurtout quand il eſt ſoutenu par des eſprits tels que le vôtre.

Si rien n'eſt plus odieux aux honnêtes gens que ces ſcélerats de Comédie

qui parlent toujours de crime, qui crient que le crime eſt héroïque, que la vengeance eſt divine ; qu'on s'immortaliſe par des crimes ; rien n'eſt plus fade auſſi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'eſt un grand art dans Racine que Néron ne diſe jamais qu'il aime le crime, & que Junie ne ſe vante point d'être vertueuſe.

Je vous demande bien pardon, Monſieur, de vous dire des choſes que vous ſavez mieux que moi.

LE MOIS D'AUGUSTE,

EPITRE

A Mr. DE VOLTAIRE,

Par Mr. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Docteur en Droit, Avocat du Roi au Bailliage de Vezelize, des académies de Dijon, Lyon, Marſeille, Nanci.*

AVERTISSEMENT.

MOnſieur de Voltaire qui a rendu tant de ſervices à l'humanité, à la philoſophie & à la raiſon, a voulu réformer auſſi quelques abus de notre ortographe & quelques biſarreries de notre langue. Il s'eſt élevé, à juſte titre, contre l'uſage d'écrire le nom des Français comme celui de St. François.

La plupart des bons Ecrivains qui honorent aujourd'hui la Nation, & les Etrangers instruits qui ne font pas moins d'honneur à notre Littérature, ont senti la nécessité du changement proposé par Mr. de Voltaire & l'ont adopté; mais en fait d'ortographe, comme en toute autre chose, l'habitude produit la superstition. Beaucoup d'honnêtes gens s'imaginent qu'on ne peut toucher à l'ortographe reçue, sans ébranler en même temps la constitution de l'Etat. La jalousie qui fait arme de tout, le faux zèle qui s'irrite de tout, le pédantisme qui dégenère en fanatisme, se sont réunis contre l'ortographe de Mr. de Voltaire, parce qu'elle était sensée. On connaît même des provinces de France où quiconque ose la suivre est dénoncé comme un impie & comme un mauvais citoyen. On aura peine à croire ce trait d'imbécillité barbare, au milieu du XVIIIe siècle. C'est tout ce qu'on aurait pu attendre des temps d'ignorance & de persécution, où Ra-

mus fut mis en pièces en l'honneur d'Ariſtote & où les lambeaux de ſon corps déchiré furent ſemés à la porte des collèges de Paris, pour faire expier à cet infortuné philoſophe la témérité qu'il avait eue de prononcer deux mots Latins (*) autrement que ſes confrères.

L'Auteur de cette Epître n'a pas été tout-à-fait à ce point le martyr de l'orthographe d'un grand Homme. On s'eſt contenté de le perſécuter. En effet, ne fallait-il pas qu'il fût bien criminel, bien audacieux, bien mauvais chrétien, pour ſubſtituer un *e* à un *o* dans les ſyllabes de quelques noms propres & de quelques imparfaits des Verbes, que ſes perſécuteurs voulaient abſolument écrire d'une manière & prononcer de l'autre.

La réforme propoſée dans cette Epître n'aura pas, ſans doute, les mêmes inconvéniens. Il s'agit de rendre au mois d'Auguſte, que nous écrivons ri-

(*) Quiſquis & Quamquam.

diculement *Août ou Aouſt*, & que nous prononçons *Oût*, le véritable nom qu'il eut dans ſon origine. Le poëte a ſaiſi la conformité de ce nom avec celui de notre jeune Monarque, pour offrir un hommage public à ce Prince; *dont le premier Edit a été un bienfait & la première maladie une leçon de courage*, comme l'a obſervé ingénieuſement Mr. Suart, dans ſon diſcours de réception à l'Académie Françaiſe & non pas *Françoiſe.*

Cette bagatelle ne doit pas être jugée à la rigueur. Ces vers ſont échappés à la plume d'un homme qui n'a preſque pas le temps de les faire & encore moins celui de les relire.

LE
MOIS D'AUGUSTE,
ÉPITRE
A Mr. DE VOLTAIRE.

PATRIARCHE immortel de la Philoſophie,
Vainqueur des préjugés & ſur-tout de l'envie;
Oui, ſans doute, VOLTAIRE, aux Loix que tu preſcris
L'idiome Français doit plier ſon génie,
Puiſqu'à ton éloquence il doit ſon coloris,
A tes beaux Vers ſon harmonie,
Et que l'Europe réunie
Apprend à le parler, en liſant tes Ecrits.
Mais ſur-tout que ta plainte eſt juſte,
Que je t'écoute avec ardeur,
Quand, d'un barbare uſage ingénieux frondeur,
Tu prétends rendre au Moisd' Auguſte
De ſon nom l'antique ſplendeur;
Le Calendrier même avait ſon but à Rome;
Rome a tout annobli; nous aviliſſons tout.
Et d'un mois illuſtré par le nom d'un grand Homme,
Les Welches malheureux, ſans oreilles, ſans goût,
Ont triſtement fait le mois d'Ouſt.
Nos Ayeux, ignorans en étimologie,
D'un ſurnom glorieux ſentaient peu l'énergie.
Mais avons-nous le droit de faire le procès
A la groſſiéreté de ces ſiècles antiques?

Hélas! plus Welches que jamais,
Nos Pédans ennuyeux, nos Cuistres fanatiques,
D'une vieille ortographe adorateurs gothiques,
Malgré ta gloire & tes succès,
Défigurent encor le beau nom des Français.
Laissons-les s'entêter d'une erreur volontaire,
Barbares par système & stupides par choix.
En dépit des Pédans, ô sublime VOLTAIRE,
D'Auguste célébrons le Mois:
Et que le préjugé soit réduit à se taire.
Ce n'est pas l'Auguste Romain
Qui doit rendre ce Mois si cher à la Patrie.
Par les proscriptions sa mémoire est flétrie.
Du Temple de la Gloire il connut le chemin:
Les Muses, les Beaux Arts le guidaient par la main;
Mais il fit détester sa lâche barbarie,
Il fut de Ciceron l'exécrable assassin,
Il dégrada son nom; & la France attendrie
Nomme un AUGUSTE plus humain.
Le Sceptre a ses dangers, il ose les combattre
Et les premiers pas qu'il a faits
Ont rouvert les sentiers où marchait Henri-Quatre.
Il promet de les suivre; il annonce aux Français
Qu'il doit mettre toujours sa gloire la plus belle
Dans le bonheur de ses Sujets.
Faut-il que cette gloire, hélas! soit si nouvelle!
Déja par une épreuve utilement cruelle,
Il nous instruit d'exemple à prévenir les traits
D'un mal contagieux, dont l'atteinte mortelle
Nous a coûté tant de regrets!
Et son courage encor est un de ses bienfaits.
Il proscrit des traitans les ressources sinistres,
Par qui l'état fut apauvri,
Son peuple est son seul favori.

Des citoyens ſont ſes miniſtres.
En corrigeant nos mœurs, qu'il reforme nos mots,
Puiſqu'en tout genre il eſt ſi juſte.
Que l'antique mois d'Ouſt, en dépit de nos ſots,
Redevienne le Mois d'Auguſte;
Qu'il charme, ſous ce nom, la France & l'Univers;
Qu'en caractères d'or, ſur le marbre ou l'inſtuſte;
Qu'on le grave au bas de ſon buſte,
Qu'il ranime nos cœurs, qu'il rempliſſe nos Vers.
C'eſt dans ce Mois fécond que Cérès adorée
Couvre de ſes tréſors la Campagne dorée.
Que tout fier déſormais de ſon nouvel honneur,
Il ne trahiſſe plus l'eſpoir du Moiſſonneur!
Prodigue de ſes dons, que Cibelle elle-même
Réaliſe l'heureux emblême
Des vertus du Monarque & de notre bonheur!
A tes reformes ſalutaires
La langue, ſans effort, doit céder cette fois.
Les revêches Pédans, les Critiques auſtères
Reſpecteront ce mot conſacré par ta voix.
L'avenir ſoumis à tes Loix,
Du Mois d'Auguſte, un jour aimera les myſtères;
Heureux nos Deſcendans, ſi des onze autres Mois,
Dans les Vers d'autant de VOLTAIRES,
Peuvent changer de nom, pour autant de bons Rois!

A Paris 6 Auguſte 1774.

SENTIMENT

D'un Académicien de Lyon sur quelques endroits des Commentaires de CORNEILLE.

J'Avais adopté dans ma jeunesse quelques idées de Mr. de Voltaire sur la poësie, & sur la manière d'en juger. Les critiques étonnantes de Mr. Clément m'ont inspiré quelques réflexions dont je vais rendre compte aux gens de lettres plus instruits que moi, qui les jugeront.

Mr. de Voltaire en commentant Corneille, a prétendu qu'il ne faut introduire dans le discours que des métaphores qui puissent former une image ou noble, ou agréable. Il condamne ces deux vers d'Héraclius,

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre,
Ce dessein avec lui serait tombé par terre.

Il blâme sur ce principe ces vers d'Héraclius,

Le peuple impatient de ſe laiſſer ſéduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,
Qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé ;
Voudra ſervir d'idole à ſon zèle charmé.

Pour ſentir dit-il, Combien cela eſt mal exprimé ; mettez en proſe ces vers,

Le peuple eſt impatient de ſe laiſſer ſéduire au premier impoſteur armé pour me détruire ; qui oſant ſe revêtir de ce fantôme aimé, voudra ſervir d'idole à ſon zèle charmé.

Ne ſera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés ? Peut-on ſe vêtir d'un fantôme ? L'image eſt-elle juſte ? Comment peut-on ſe mettre un fantôme ſur le corps ? &c.

Mr. Clément traite ce ſentiment de Mr. de Voltaire de *ridicule exceſſif*. Il l'attaque en ces termes :

» La métaphore eſt principalement conſacrée aux choſes intellectuelles qu'elle veut rendre ſenſibles par des images frappantes. Ainſi, quand on dit, » mon ame s'ouvre à la joye, mon cœur » s'épanouit, on emprunte l'image d'une fleur

» fleur qui s'ouvre & s'épanouit aux » rayons du soleil. Or quoiqu'on puisse » peindre cette fleur, on ne peut pas » assurément peindre de même une » ame &c. «

Il me semble qu'on doit répondre à Mr. Clément : ce n'est pas de pareilles métaphores que Mr. de Voltaire parle. Elles sont devenues des expressions vulgaires reçues dans le langage commun. Le premier qui a dit, mon cœur s'ouvre à la joye, la tristesse m'abat, l'espérance me ranime, a exprimé ces sentimens par des images fortes & vraies ; il a senti son cœur, qui était auparavant comme serré & flétri, se dilater en recevant des consolations ; & c'est même ce que des peintres, en des temps grossiers, ont voulu figurer dans des tableaux d'autel, en peignant des cœurs frappés des rayons qu'on supposait être ceux de la grace. La tristesse ne jette point une ame sur le plancher ; mais un peintre peut fort bien figurer un homme abattu, terrassé par la douleur, & en figurer un autre qui se re-

lève avec ſérénité, quand l'eſpérance lui rend ſes forces. Une ame ferme, un cœur dur, tendre, caché, volage, un eſprit lumineux, rafiné, peſant, léger, furent d'abord des métaphores : elles ne le ſont plus, c'eſt le langage ordinaire. Mr. de Voltaire parle de celles qu'un poëte invente. Je crois avec lui qu'il faut abſolument qu'elles ſoient toujours juſtes & pittoreſques. *Un deſſein qui tombe à terre* n'a, ce me ſemble, ni juſteſſe, ni vérité, ni grace, & il eſt impoſſible de s'en faire une idée. Mr. Clément prétend qu'on peut dire dans une tragédie, *un deſſein eſt tombé par terre*, parce qu'on dit dans la converſation, *ce deſſein a échoué*. Je crois qu'il ſe trompe. Je penſe que le premier qui s'aviſa de dire, *mes deſſeins ont échoué* ſe ſervit d'une métaphore hardie, noble, frappante & très-pittoreſque. L'idée en était priſe d'un naufrage : & les *deſſeins* étaient mis à la place de l'homme ; c'était proprement l'homme qui faſait naufrage. Il eſt d'uſage de dire qu'un deſſein a échoué ; ce n'eſt plus une métapho-

re, c'eſt aujourd'hui le mot propre. Il n'en eſt pas de même de *tomber par terre*; c'eſt une invention du poëte, elle n'a rien de pittoreſque ni de noble; & ce vers ne paraît pas plus élégant que celui-ci; *n'eût été Léonce en la dernière guerre.*

Il me ſemble auſſi que perſonne n'approuvera un impoſteur qui *s'oſant revêtir d'un fantôme aimé, ſert d'idole à un zèle charmé.* Si quelqu'un s'aviſait aujourd'hui de nous donner de tels vers, je ne penſe pas qu'on trouvât un ſeul homme qui oſât en prendre la défenſe.

On a blâmé dans l'Andromaque ce vers d'Oreſte, qui compare les feux de ſon amour aux feux qui conſument Troye,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

On condamne ce vers d'Arons dans Brutus, où Arons dit, en parlant des remparts de Rome,

Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.

En effet, ces figures ſont trop recher-

chées ; trop hors de la nature. Le *fantôme* aimé dont on ſe revêt pour ſervir d'idole au zèle charmé, paraît encor plus défectueux. C'eſt ce que le père Bouhours appelle du nerveze, dans ſa manière de bien penſer.

Souvent il arrive que des vers louches, obſcurs, mal conſtruits, hériſſés de figures outrées, & même remplis de ſoléciſmes, font quelque illuſion ſur le théatre. La règle que donne Mr. de Voltaire pour diſcerner ces vers, me paraît aſſez ſûre. Dépouillez-les de la rime & de l'harmonie, réduiſez-les en proſe ; alors le défaut ſe montre à nud, comme la difformité d'un corps qu'on a dépouillé de ſa parure.

Je me ſouviens d'avoir entendu réciter ces vers, dans une tragédie fort extraordinaire.

Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Au fond de ton palais, j'ai raſſemblé leur troupe,
Tous ſe ſont abreuvés de cette horrible coupe.

Réduiſez ces vers en proſe ; & voyez

ſi vous pourez en faire quelque choſe d'intelligible. Comparez-les enſuite aux vers d'Æſchile ſur un ſujet ſemblable, traduits par Boileau dans le traité du ſublime.

Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables
Epouvantant les Dieux de ſermens effroyables,
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.

C'eſt à-peu-près la même idée que celle des vers précédens; mais quelle différence! vous trouverez ici non-ſeulement des grandes images & de l'harmonie, mais encor toute l'exactitude de la proſe la plus châtiée.

Le judicieux Boileau avait donc très-grande raiſon de dire,

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſolécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un méchant écrivain.

Je penſe qu'il n'y a aucun bon vers;

même avec la conſtruction la plus hardie, qui ne réſiſte à l'épreuve que Mr. de Voltaire propoſe, & qui ne ſorte triomphant de cet examen rigoureux. *Je t'aimais inconſtant, qu'aurais-je fait fidèle !* eſt peut-être la conſtruction la plus hazardée qu'on ait jamais faite. C'eſt un vers ſi on compte douze ſyllabes ; c'eſt de la proſe, ſi on en détache le vers ſuivant. Mais dans l'un & dans l'autre cas, qu'aurais-je fait fidèle, eſt mille fois plus énergique que ſi on diſait, qu'aurais-je fait ſi tu avais été fidèle. Ce tour ſi nouveau enlève ; il ne faudrait pas le répéter. Il y a des expreſſions que Boileau appelle *trouées* qui font un effet merveilleux dans la place où un homme de génie les employe ; elles deviennent ridicules chez les imitateurs.

Mr. Clément croit que Mr. de Voltaire veut dire qu'il faut tourner en proſe un vers, en lui ſubſtituant d'autres expreſſions pour en bien juger. C'eſt préciſément le contraire. Il faut laiſſer la conſtruction entière telle qu'elle eſt, avec

tous les mots tels qu'ils ſont, & en ôter ſeulement la rime.

Mr. de la Mothe ſembla prétendre que l'inimitable Racine n'était pas poëte ; & pour le prouver il ôta les rimes à la première ſcène de Mithridate en conſervant ſcrupuleuſement tout le reſte, comme il devait pour ſon deſſein. Mr. de Voltaire lui démontra ſi je ne me trompe, que c'était par cela même que ce grand-homme était auſſi bon poëte qu'on peut l'être dans notre langue. Pourquoi ? C'eſt qu'on ne trouva pas dans toute cette ſcène de Mithridate délivrée de l'eſclavage de la rime, un ſeul mot qui ne fût à ſa place, pas une conſtruction vicieuſe, rien d'ampoulé ou de bas, rien de faux, de recherché, de répété, d'obſcur, de hazardé. Tous les gens de lettres convinrent que c'était la véritable pierre de touche. On voyait que Racine avait ſurmonté ſans effort toutes les difficultés de la rime. C'était un homme qui chargé de fers, marchait librement avec grace. C'eſt certainement ce qu'on ne pou-

vait dire d'aucun autre tragique depuis les belles ſcènes de Cornélie, de *Sevére*, d'Horace, de d'Auguſte, du Cid. Ouvrons Rodogune dont la dernière ſcène eſt un chef-d'œuvre, & liſons le commencement de cette pièce fameuſe dégagée ſeulement de la rime.

» Ce jour *pompeux*, ce jour heureux
» nous luit enfin qui doit diſſiper la *nuit*
» *d'un trouble ſi long*, ce grand jour où
» l'hyménée étouffant la vengeance, re-
» met l'intelligence entre le Parthe &
» nous, affranchit la princeſſe, & nous
» fait pour jamais un lien de la paix
» du motif de la guerre. Mon frère, ce
» grand jour eſt venu où notre reine
» ceſſant de tenir plus la *couronne incer-*
» *taine*, doit rompre ſon ſilence obſti-
» né aux yeux de tous, nous déclarer
» l'aîné des deux princes *jumeaux*, &
» l'avantage ſeul d'un *moment de naiſſan-*
» *ce* dont elle a caché la connaiſſance juſ-
» qu'ici, mettant le ſceptre dans la main
» *au* plus heureux, va faire l'un ſujet,
» & l'autre roi. Mais n'admirez-vous

» point que cette même reine le donne pour époux à l'objet de sa haine, » & n'en doit faire un roi qu'afin de » couronner celle qu'elle aimait à *gêner* » dans les fers. Rodogune traitée par » elle en esclave *va être montée par elle* » sur le trône &c. «

En lisant ce commencement de Rodogune tel qu'il est mot-a-mot dans la pièce, je découvre tout ce qui m'était échappé à la représentation. Un jour *pompeux*, un jour *heureux*, un *grand* jour, en quatre vers; une *nuit d'un* trouble, une princesse *affranchie*; sans que je sache encor quelle est cette princesse; un *motif* de la guerre qui devient un lien de la paix, sans que je puisse deviner quel est ce motif, quelle est cette guerre, qui la fait, à qui on la fait, quel est le personnage qui parle. Je vois une reine qui cesse de *tenir plus* la couronne incertaine, & qui va mettre le sceptre dans la main *au* plus heureux, mais on ne m'apprend pas seulement le nom de cette reine. J'apprends seulement que Rodogune va

ture montée sur le trône par cette reine inconnue.

Toutes ces irrégularités se manifestent à moi bien plus aisément dans la prose, que lorsqu'elles m'étaient déguisées par la rime & par la déclamation. Je suis confirmé alors dans le principe de Mr. de Voltaire, qui établit que pour bien juger si des vers sont corrects; il faut les réduire en prose, parce qu'en effet les bons vers doivent joindre au charme de l'harmonie l'exactitude de la prose la plus châtiée. Mr. Clément dit que *ce système est celui d'un fou.* Je ne crois point être fou en l'adoptant. J'espère seulement que Mr. Clément aura un jour une raison plus sage & plus honnête.

Les bornes de ce petit écrit ne me permettent que d'ajouter ici quelques mots sur les injures atroces que Mr. Clément dit à Mr. de la Harpe, dans sa dissertation qui devait être purement grammaticale. Il l'accuse d'avoir composé une partie des commentaires sur le théatre de Corneil, le par un motif d'intérêt, & il hasarde

cette calomnie pour l'accabler d'outrages qui ne peuvent que retomber sur celui qui les prodigue si injustement.

Je n'ai jamais vu Mr. de Voltaire ; mais je suis assez instruit de ses procédés envers la famille de Pierre Corneille, & du sentiment de tous les honnêtes gens pour savoir combien ils réprouvent les invectives odieuses de Mr. Clément, qui sont aussi déplacées que ses critiques. J'ai peu vu Mr. de la Harpe, je ne le connais que par les excellens ouvrages qui lui ont mérité tant de prix à l'académie, & par des pièces de poësie qui respirent le bon goût. Tous ceux qui ont pu lire ce libelle de Mr. Clément, condamnent unanimement cette fureur grossière avec laquelle il amène ici le nom de Mr. de la Harpe pour l'insulter sans aucune raison. On est bien surpris qu'il continue comme il a débuté, & qu'après avoir fait un volume d'injures déjà oublié contre Mr. de St. Lambert & tant d'autres gens de lettres si estimables, il veuille persuader au public que Mrs. de Voltai-

re & de la Harpe ont travaillé de concert à décrier le grand Corneille, tandis que l'auteur de Zaïre, d'Alzire, de Mérope, de Brutus, de Sémiramis, de Mahomet, de l'Orphelin de la Chine, de Tancrède eſt à genoux devant le père du théatre, devant le grand auteur du Cid, d'Horace, de Cinna, de Polyeucte, de Pompée, tandis qu'il ne relève les fautes qu'en admirant les beautés avec enthouſiaſme, tandis qu'à peine il critique Pertharite, Théodore, Don Sanche, Attila, Pulchérie, Agéſilas, Suréna; certes il n'entreprit cette tâche, ni pour déprimer Corneille, ni pour déplaire à ſa famille.

Il m'a paru que ce commentateur nouveau avait ſurtout en vue la vérité & l'inſtruction des gens de lettres. J'aime à voir comment en imitant la conduite de l'académie, lorſqu'elle jugea le Cid, il mêle à tout moment la juſte louange à la juſte critique. J'aime à voir comme il craint ſouvent de décider. Voici comme il s'exprime ſur une difficulté qu'il ſe

propoſe dans l'examen du troiſième acte de Cinna. *C'eſt ſur quoi les lecteurs qui connaiſſent le cœur humain doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement.* J'aime ſurtout à voir avec quel reſpect, avec quels ſentimens d'un cœur pénétré il met Cinna au-deſſus de l'Electre & de l'Oedipe de Sophocle, ces deux chefs-d'œuvre de la Grèce ; & cela même en relevant de très-grands défauts dans Cinna. Mr. de Voltaire m'a paru un homme paſſionné de l'art, qui en ſent les beautés avec idolâtrie, & qui eſt choqué très-vivement des défauts. Ce commentaire me ſemble mériter l'aprobation de tous les gens de lettres ; car il a été entrepris par l'amitié & écrit par la vérité. Il y a une rage ridicule à vouloir qu'on donne les mêmes louanges à Cinna, & à Pertharite.

Qu'a donc de commun Mr. Clément avec l'auteur de Cinna, & avec celui de Mahomet ? De quel droit ſe met-il entr'eux ? Pourquoi ce déchaînement

contre tous ſes contemporains ? Faut-il aboyer ainſi à la porte à tous ceux qui entrent dans la maiſon ! que ne tâche-t-il plutôt d'y entrer ! Le génie a quelques droits ; mais le métier de Zoïle eſt infame.

FRAGMENT D'UN POEME

Par Mr. le Chevalier de Cubières, Ecuyer du Roi qui a concouru pour le prix de l'Académie Françaiſe, en 1775.

. . . . . .

Dans le ſterile champ de ſa longue Epopée
Chapelain fait tenir à ſa muſe éclopée
Une route fidèle aux règles du cordeau.
L'Iliade, a-t-on dit, n'a pas un plan ſi beau.
Cependant, croira-t on que la vieille pucelle
Du feu de l'auteur grec ait la moindre étincelle?
Homère fut ſublime, impétueux, ardent;
Mais, comme dit Horace, il dormait trop ſouvent.
Je ne puis ſupporter l'oiſiveté d'Achille,
Et dans un long poëme un héros inutile,
Qui ſort après neuf ans de ſon repos fatal
Pour combattre à coup ſûr, & pour vaincre en brutal;
Comment puis-je admirer ſa valeur indomptable,
Quand à ſon talon près il eſt invulnérable?
A l'admiration dois je m'abandonner
De le voir dans ſa tente aprêter ſon dîner?
Quoiqu'en diſe Dacier, dans ſa lourde doctrine,
Un Héros n'eſt point né pour faire la cuiſine.
En un mot, j'aime mieux le Luth d'Anacréon

Que les ſons inégaux du chantre d'Ilion.
Mais j'aime cent fois plus l'ingénieux Horace,
Sage, voluptueux, plein d'eſprit & de grace.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
On ſe plaît à le lire, à le relire encor,
Soit que dans l'ode altière il déifie un homme,
Soit que railleur adroit des beaux eſprits de Rome
Dans l'épître legère il ſifle leurs travers.
Virgile me ravit dans ſes nobles concerts.
Mais s'il eſt un mortel qui loin de nos barrières
Seul ait pu parcourir ces immenſes carrières,
C'eſt à lui déſormais que je livre mon cœur.
Des frérons acharnés l'inſipide fureur
Rendra mon amitié plus conſtante & plus pure.
Quoi donc, pour le venger de leur lâche impoſture
Attendrai-je le tems où de ſon doigt d'airain
La Parque aura tranché le fil de ſon deſtin ?
Hélas ! qu'importe aux morts qu'on leur rende juſtice
Pigal a préparé l'éternel édifice
Où les muſes viendront ſuſpendre à des ciprès
Leurs Luths que la douleur aura rendus muets,
La gloire ſur ſon front poſera des couronnes
Sous ſes pieds ſifleront l'envie & ſes gorgones,
Et le ſculpteur adroit au bas du monument
Sous les traits d'un hibou peindra maître Clément.

VERS *sur un Bref attribué au Pape* CLEMENT XIV, *contre la Castration*; *par Mr.* DE BORDES *de l'Académie de Lyon.*

Gloire & félicité parfaite
Au suprême & sage prélat
Qui ne veut point qu'une ariete
Coûte des membres à l'état.
Il se souvient qu'à son image
Dieu jadis créa les humains,
Il conservera son ouvrage
Tel qu'il est sorti de ses mains.
Cet acte seul l'immortalise,
Le beau sexe le canonise
Il est béni par tous les saints.
Mais par quelle étrange manie
Cette sanglante tirannie
A-t-elle régné si longtems?
Qu'un despote orgueilleux prétende
Etre père de ses enfans,
Pour bannir toute contrebande,
Qu'il fasse mutiler ses gens;
En blâmant ce terrible usage
J'excuse du moins un sophi
De s'assurer un avantage
Devenu si rare aujourd'hui.

La loi lui permet cinq cent femelles,
Combien d'intrigues & de trames
Se formeraient dans le ſerrail
Et pour la blonde & pour la brune!
Comment garder tout ce hercail
Si l'on ne peut en garder une?
Mais par un crime impertinent
Détruire la ſource des êtres,
Dégrader l'homme uniquement
Pour déſennuyer de vieux prêtres!
Et ce qui me ſemble agravant,
Priver de fait un Catholique
D'un fort aimable ſacrement!
Cette invention frénétique
Dût naître au fin fond de l'enfer.
Concevons que c'eſt payer cher
Un petit luxe de muſique.
Et ce ſont des peuples penſants,
Des chrétiens polis & charmants
Qui dans le temple & ſur la ſcène
Se donnaient ce doux paſſetems
Aux dépends de l'eſpèce humaine!
La nature étouffait ſes cris
Dignes émules de Tantale
Les pères immolaient leurs fils
A cette fureur muſicale.
Les deſcendants des Scipions
Des Fabius & des Catons,
Subiſſaient l'attentat impie.

Malheureux dans leur infamie
Chaque jour ſouffrant mille morts,
Et pour mieux combler leur misère
Forcés de feindre des tranſports
Qu'ils ne pouvaient plus ſatisfaire.
Ils formaient les plus beaux accords,
Ils triomphaient dans la cadence,
Les roulements & cætera;
Mais comme on l'a dit, ces gens là
Ne brillaient point par leur dépenſe.

. . . . . .

Remercions Clément l'apôtre.
Chez les Cordeliers il vivait.
Du bien qu'à l'homme on enlevait
Il a ſçu le prix mieux qu'un autre.
Pour le payer de ſa bonté
Puiſſent des ſonges favorables,
En dépit de ſa ſainteté,
Lui retracer la volupté,
Qu'il conſerve à tous ſes ſemblables!
Et vous des bords ultramontains,
Rois & princes que je révère,
Méritez vos nobles deſtins.
Et ſi la gloire vous eſt chère,
Hâtez-vous, ne permettez plus
Ces indignes métamorphoſes,
Faites admirer vos vertus
Et n'ayez plus ces virtuoſes.

Ils font frémir l'honnêteté.
Abjurez ce goût fanatique,
Aimez un peu moins la musique
Et beaucoup plus l'humanité.

LES FINANCES.

QUand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contretems d'une vie inquiete
Transplanta sa famille au pays champenois:
Il avait près de Rheims une obscure retraite;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait sa cave & son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un suisse,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village.
Cet homme était suivi de brillants estafiers,
Sergents de la finance, habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence;
Du meilleur de son cru prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas, quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides & gabelles*. ---
Ah! pardon, Monseigneur, quoi! vous *aidez* le Roi
Oui, l'ami. --- Je révère un si sublime emploi.
Le mot *d'aide* s'entend; *Gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot? --- D'un Juif appellé *Gabelus*. (a)
Ah! d'un Juif, Je le crois. --- Selon les nobles us,
De ce peuple divin dont je chéris la race,

(a) Il y eut en effet le juif Gabelus qui eut des affaires d'argent avec le bon homme Tobie. Et plusieurs doctes très-sensés tirent de l'hébreu l'étimologie de Gabelle; car on sait que c'est de l'hébreu que vient le finagle, comme nous l'ont dit Rochard & Péleron.

Je viens prendre chez vous les droits qui me sont dûs.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi qui n'en tire rien ;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour des brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons. (b)
Vous ne l'avez point pris & vous deviez le prendre
Je ne suis point méchant, & j'ai l'ame assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaut écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras.
Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur à nous deux est commune.
Du domaine royal je suis le controlleur,
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.

(b) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende & on vend ses meubles.

Jouissez de vos biens par mon savoir acquis.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande
Pour vous être trompés dix mille francs d'amende.(c
Aussitôt ces messieurs discrétement unis
Font des biens au soleil un petit inventaire ;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & se désespère.
Le maître est interdit ; la fille est toute en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque tems d'ignorer sa disgrace !
Son aîné grand garçon revenant de la chasse,
Veut secourir son père & défend la maison.
On les prend, on les lie, on les mene en prison ;
On les juge, on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes (d
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence.
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance.

(c) Les controlleurs du domaine évaluent toujours le bien dont le collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, & l'achetent à bon marché.

(d) L'avanture est arrivée à la famille d'Antoine Fuzet.

FRAGMENT

D'une Lettre sur les Dictionnaires satiriques.

. . . . . .

. . . . . .

UN de ces étranges Dictionnaires de parti, un de ces plus impudents recueils d'erreurs & d'injures par A & par B, est celui d'un nommé Paulian, ex-jésuite, imprimé à Nîmes chez Gaude en 1770. Il est intitulé, Dictionnaire philosopho-théologique, il n'est assurément ni d'un philosophe, ni d'un vrai théologien, supposé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jésuites.

A l'article religion, il dit, *que quiconque admet la religion naturelle, avoue sans peine qu'un être infiniment parfait a tiré du néant ce vaste univers.*

Remarquez, cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philosophe, aucun pa-

diarche ; aucun homme d'une religion naturelle ou surnaturelle, qui ait enseigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obstinée pour nier que la Genèse n'a aucun mot qui signifie créer de rien. On sait assez que l'hébreu & le grec se servent du mot *faire*, & non du mot *créer*. Ce n'est pas même une question chez les sçavants.

Au mot *Messie*, Paulian ayant ouï dire que cet article est savamment traité dans la grande encyclopédie, s'est imaginé que l'auteur était laïque, & que par-conséquent ce morceau était d'un athée. Il ne savait pas que cet excellent morceau est de Mr. Pollier de Bottens, théologien beaucoup plus éclairé que lui, & beaucoup plus honnête. Il se jette avec fureur sur les laïques comme sur des esclaves échapés des chaînes des jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de collège leur prodigue.

A l'article *Mahométisme*, voici comme il parle. *Les dogmes & la morale de cette religion forment l'alcoran, livre dont*

la lecture n'eſt permiſe qu'à un petit nombre de mahométans. On enſeigne dans ce livre que Dieu a un corps, que l'ame eſt matière, que la circonciſion eſt néceſſaire, que Jeſu-Chriſt eſt le Meſſie, que la béatitude conſiſtera dans les plus ſales voluptés.

Examinons ce ſeul article. Autant de mots autant de fauſſetés, & toutes très-palpables. Il eſt très-faux que la lecture du koran ne ſoit permiſe qu'à un petit nombre Il faut aprendre à cet ex-jéſuite que ſur le dos de chaque exemplaire du koran, ces lignes du Sura 56 (*), ſont toujours écrites ; *perſonne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures.* C'eſt pourquoi, tout muſulman ſe lave les mains avant de le lire. Ce jéſuite s'imagine qu'il en eſt par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la bible ſans une permiſſion expreſſe. Il penſe qu'on admet dans le reſte du monde cette contradiction, *voila la vérité, & vous ne la lirez pas ; voilà votre régle, & vous n'en ſaurez rien.*

(*) Les Sura ſont les Chapitres.

Dieu a un corps. Rien n'eſt plus faux encor. C'eſt une calomnie impertinente. Si Paulian avait lu une bonne traduction de l'alcoran il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles, *l'eſprit a été créé par Dieu même.* Pour prouver que Dieu eſt un être pur, Mahomet dit au Sura 37 *que Dieu n'a ni fils, ni fille.* Et dans le Sura, 112 *Dieu eſt le ſeul Dieu, l'Eternel Dieu; il n'engendre ni n'eſt engendré, & rien ne lui reſſemble dans l'étendue des êtres.*

Il eſt bien vrai que dans l'alcoran on ſe ſert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Etre ſuprême. Mais jamais on ne fait deſcendre Dieu ſur la terre. Jamais on ne le rabaiſſe aux fonctions humaines. Il faut que ce Paulian n'ait jamais lu le livre dont il parle ſi affirmativement. Il ne connaît pas plus ſon alcoran que ſon évangile.

L'ame eſt matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'alcoran qui puiſſe le moins du monde excuſer cette impoſture.

La circoncision est nécessaire. Il n'est pas dit un mot de la circoncision dans tout l'alcoran. Mahomet laissa subsister cette pratique ridicule qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial. C'était une superstition ancienne, comme elles le sont toutes, de présenter aux dieux ce qu'on avait de plus cher & de plus noble.

Jesu est le Messie. Cette citation de l'alcoran est encore très-fausse. Jesu est appellé Christ dans plusieurs endroits du koran. C'est un nom propre, comme chez Tacite, qui dit, *impellente Christo quodam.*

Au reste, il faut bien observer qu'il y avait du temps de Mahomet vers l'Arabie, quelques exemplaires des Evangiles que nous ne recevions pas comme celui de Barnabé qui existe encor; celui des Basilidiens & des Ebionistes. C'est dans celui des Basilidiens qu'on lisait que Jesu n'avait pas été crucifié, & que Dieu l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet Evangile que

Mahomet suivit, sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de Dieu. Car il dit expressément dans plusieurs endroits que Dieu n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus sales voluptés. Il faut aprendre à ce Paulian que la jouissance de la vue de Dieu est la première récompense promise dans l'alcoran. Il est vrai qu'au Sura 55, il dit *que le paradis, c'est-à-dire le jardin, sera composé de trois grands bosquets, dans l'un desquels sera un large bassin d'eau celeste, entouré de palmiers & de grenadiers. On trouvera*, dit-il, *dans ce lieu de délices de belles vierges aux grands yeux noirs, des houris dont perſonne n'a jamais approché, & qui reposent sous des riches pavillons, couchées sur des tapis magnifiques.*

Remarquons qu'il n'y a pas dans ce chapitre un seul mot qui puisse allarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne seront connues que par ceux qui leur seront destinés pour époux. Ce n'est pas là assurement une *sale volupté*. Toutes les religions anciennes qui admirent tôt ou

tard la résurrection, enseignèrent qu'on ressuscitérait avec tous ses sens. Il n'était pas déraisonnable de penser que puisqu'on avait des sens on aurait aussi des sensations. C'était le sentiment des pharisiens chez le petit peuple juif. Et s'il est permis de comparer nos livres sacrés & mystérieux aux imaginations des autres peuples, qui sont tous évidemment plongés dans l'erreur, n'avons-nous pas dans l'apocalypse un exemple frapant de ce que je dis ? n'y voit-on pas la Jérusalem céleste toute bâtie d'or & de pierres précieuses. Cette ville quarrée n'a-t-elle pas soixante lieues en tout sens ? Les Maisons n'y sont-elles pas de soixante lieues de haut ? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux ? On trouve des allégories à peu près semblables, quoique moins sublimes dans la plus haute antiquité.

Non-seulement ce Paulian dans son Dictionnaire, calomnie les musulmans ; mais il calomnie toutes les communions,

chrétiennes ; & les ſectes, & les particuliers. C'eſt aſſez le propre des jéſuites. Les malheureux ont pris cette mauvaiſe habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantiſme & l'inſolence ont formé le caractère de ceux qui ont diſputé. Ils n'ont pu s'en défaire après leur diſperſion. Ils ſont comme les juifs qui ont conſervé leurs anciennes ſuperſtitions n'ayant plus de Jéruſalem. Nous laiſſons encor les juifs prêter ſur gages ; & nous laiſſons aboyer les Paulians & les Nonottes.

Mais ces chiens devraient s'appercevoir qu'ils n'aboyent plus que dans la rue, qu'ils ſont chaſſés de toutes les maiſons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de Paulian (qui le croirait ?) parle encor de la grace ſuffiſante. Il eſt vraiment bien queſtion aujourd'hui de la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas ! Ces ſottiſes feſaient grand bruit ſous Louis XIV, quand le miſérable normand Le Tellier natif de Vire, oſait perſécuter le Cardinal de Noailles. Les

querelles ridicules des jansénistes & des molinistes sont oubliées aujourd'hui comme mille autres sectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance & de bel esprit.

Je vous enverrai par la première poste un relevé des calomnies de Paulian contre les bons chrétiens. (*)

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé. Ce sera pour une autre fois. *Oportet cognosci malos.*

REPONSE
A CETTE LETTRE
PAR Mr. DE MORZA.

VOtre Paulian, Monſieur, eſt auſſi ignoré dans Paris, que les tragédies & les comédies de l'année paſſée, les oraiſons funèbres faites dans ce ſiècle, les almanacs des muſes, & la foule innombrable des autres fadaiſes dont la preſſe eſt ſurchargée. Ce n'eſt pas ſeulement la rage d'un fanatiſme imbécile, qui met la plume à la main de ces gens-là. C'eſt une autre eſpèce de rage qui eſt le réſultat de la misère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, & de cet orgueil ſecret qui ſe mêle aux ſentiments les plus bas. Nous en a-

vons un bel exemple dans cet homme nommé Sabotier natif de Caſtres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme ſon père ; il s'eſt fait abbé ; & vous ſavez ce qu'il eſt devenu. Après avoir été chaſſé de Toulouſe & mis au cachot à Strasbourg, il ſe procura je ne ſais comment une entrée dans la maiſon de Mr. Helvetius, & la première choſe qu'il fit après la mort de ſon bienfaiteur & de ſon maître fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies, intitulé *les trois ſiècles*, ouvrage de la haine & de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la baſſeſſe de s'aſſocier avec lui. Et ſavez-vous Mr. quel prétexte ils inventèrent pour juſtifier cette œuvre d'iniquité ? celui de défendre la religion chrétienne. C'eſt ſous ce maſque ſacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il eſt bon Mr. de ſavoir quels ſont ces apôtres, le public un jour les con-

naîtra tous. En attendant, je vous dirai que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de Mr. de V..., un extrait & un commentaire de Spinoſa, écrit tout entier de la main de ce malheureux Sabotier. C'eſt un in-quarto de 57 pages intitulé *Analiſe de ſpinoſa, où l'on expoſe les cauſes & les motifs de l'incrédulité de ce philoſophe*; le manuſcrit commence par ces mots: *Spinoſa était fils d'un jaif marchand* & finit par ceux-ci. *Adieu baptiſabit.* Il eſt accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de Mr. l'abbé, dignes des étrennes de la St. Jean & des lieux honnêtes, où ce ſaint homme les a faits. Tout cela eſt écrit de la main de Mr. l'abbé Sabotier & ſigné de lui. Des perſonnes que ce confeſſeur avait inſultées dans ſon Dictionnaire des trois ſiècles, envoyèrent ce manuſcrit à Mr. de V..., eſpérant qu'il le dénoncerait au miniſtre qui veille ſur la littérature, & qu'il obtiendrait qu'on fit de ce confeſſeur un martir. Mr. de V..... n'était pas hom-

me à deſcendre à une telle vengeance. Et celui qui avait tiré l'abbé Desfontaines de Biſſêtre, ne pouvait s'avilir juſqu'à perſécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaiſſez Mr. la fameuſe réponſe de Desfontaines à Mr. le Comte d'Argenſon, *Monſeigneur il faut que je vive.* Il faut que l'abbé Sabotier vive auſſi. Mais je conſeillerais à tous les malheureux qui croyent vivre de brochures, ſoit contre les beaux arts, ſoit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus ſoit-diſant beaux eſprits,
Qui diſſertant ſur les pièces nouvelles
En font encor de plus ſiflables qu'elles;
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſoneurs, chanſonés;
Nouris de vent au temple de mémoire,
Peuple croté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoye arrivent tous les ans;

Et dont la main legérement eſſuye
Ces longs canaux engorgés par la ſuye ;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la figure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons, &c.

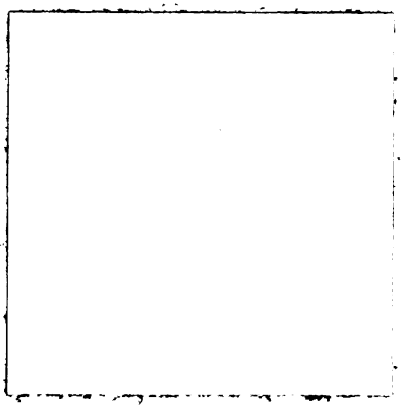
FIN.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

LETTRE I. *Sur le Poëme de l'empereur Kien-long.* . . . Page 1
LETTRE II. *Réflexions de Don Ruinard ſur la Vierge dont l'empereur Kien-long deſcend.* 10
LETTRE III. *Adreſſée à Mr. Pauw, ſur l'Athéiſme de la Chine.* . . . 25
LETTRE IV. *Sur l'ancien Chriſtianiſme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.* 33
LETTRE V. *Sur les loix & les mœurs de la Chine.* 46
LETTRE VI. *Sur les diſputes des Révérends Péres Jéſuites à la Chine.* . . . 54
LETTRE VII. *Sur la fantaiſie qu'ont eu quelques ſavants d'Europe de faire deſcendre les Chinois des Egyptiens,* 62
LETTRE VIII. *Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.* 68
LETTRE IX. *Sur un Livre des Bracmanes*

le plus ancien qui ſoit au monde. 75
LETTRE X. *Sur le Paradis Terreſtre de l'Inde.* 94
LETTRE XI. *Sur le grand Lama & la métempſycoſe.* 102
LETTRE XII. *Sur le Dante, & ſur un pauvre homme nommé Martinelli.* 119
DIALOGUE *de Maxime de Madaure.* 135
LETTRES *d'un Chevalier Français pendant ſon voyage en Suiſſe à Madame ſa mère, avec des notes.* 155
LETTRE *de Mr. de Voltaire à Mr. l'abbé d'Olivet, ſur la langue Françaiſe.* 186
Fragment d'une autre lettre de Mr. de Voltaire à Mr. d'Olivet. . . . 206
Le Mois d'Auguſte, Epître à Mr. de Voltaire. 216
Sentiment d'un Académicien de Lyon, ſur quelques endroits des Commentaires de Corneille. 223
Fragment d'un poëme, par Mr. le chevalier de Cubières, &c. . . . 239
Vers ſur un bref du Pape Clément XIV, contre la caſtration &c. . . 241
Les Finances. 245
Fragment d'une Lettre ſur les Dictionnaires ſatiriques. 248
Réponſe à cette Lettre par M. de Morza. 257

FIN DE LA TABLE.

63645674